

## Pierre KOENIG : De la Normandie aux Etats-Unis<sup>1</sup>

« Notre maison, à Lauw, a abrité, entre 1870 et 1914, la douane allemande. Elle a retrouvé cette fonction en 1940. Mais n'anticipons pas.



Le père de Pierre Koenig qui, en 1914-1918, a été enrôlé dans la Garde impériale. « Mon père, ayant la bouche ouverte, a reçu une balle de pistolet qui lui a fracassé la mâchoire supérieure. La balle est sortie du côté de l'œil, faisant sortir ce dernier de son orbite ! ». (Coll. Koenig)

Les premiers Allemands, nous les avons trouvés, ma mère et moi (mon père n'était pas là, ayant dû suivre l'effectif SNCF de la vallée pour une destination inconnue), en sortant de la cave où nous nous étions abrités. C'étaient deux *Waffen-SS*, revolver au point, qui nous indiquèrent le haut de la maison. Nous comprîmes qu'ils voulaient voir si on avait vue sur Masevaux ! Les premiers imbroglios linguistiques arrivèrent lorsque le premier Allemand posa sa question. Nous ne le comprîmes pas, mais comme il indiquait le faîte de la maison, maman crut comprendre qu'il voulait voir le grenier. En essayant de germaniser sa réponse « *Ach, Sie meinen die Bühne* » (en alsacien « *d'Bena* », or en allemand « *die Bühne* » veut dire « le théâtre » !). Ce à quoi l'Allemand rétorqua, courroucé : « *Was Quatsch ! Wir spielen hier kein Theater !* » (« Quelle connerie ! Nous ne jouons pas au théâtre ici ! ») Je crois que c'est à ce moment là que je devins hostile à tout ce qui était allemand. Par la suite, les Allemands s'installèrent pour un temps dans notre appartement ; il s'agissait d'officiers qui étaient déjà venus chez nous... vêtus d'uniformes français ! A leur suite, trois chambres furent réquisitionnées pour toute la durée de l'Annexion pour les gardes-frontière.

---

<sup>1</sup> Les dessins illustrant ce témoignage ont été réalisés par Pierre Koenig.

## En Alsace annexée

A partir de juillet 1940, nous étions annexés au *Reich* et étions, aux yeux des Nazis, des Allemands ! C'est seulement à ce moment-là que mes camarades et moi nous nous sommes vraiment sentis en guerre.

Une autre difficulté pour nous était de devoir nous exprimer en allemand. C'était une langue que nous n'avions guère apprise et que nous n'étions pas pressés d'apprendre, car nous cultivions l'illusion d'une guerre courte que nous gagnerions ! Personne ne voulait voir la réalité en face.

Acculé à prendre une décision concernant mon avenir, je trouvais un emploi chez Isidore André à Masevaux, mais je dus poursuivre ma scolarité à Thann pour apprendre la langue de Goethe. Cependant, n'ayant pu répondre quand mon professeur me demanda la date de naissance de Hitler, je fus classé d'emblé parmi les mauvais élèves !

Pour nous, qui étions influencés par les magazines de l'époque (*Le pèlerin*, *L'illustration*, etc.), les Allemands n'étaient que des vandales et des criminels. Ceci nous autorisait bien des audaces. Mes camarades et moi ne tardions pas à enfreindre lois et interdits.

Par exemple, j'ai réussi à m'emparer d'un stock de vivres abandonné par les soldats français. Ces derniers ayant également abandonné leurs équipements, leurs véhicules et leurs armes dans la forêt (sur les hauteurs des Vosges, on aurait dit un champ de bataille sauf qu'il n'y avait pas de morts !), nous avons caché une multitude de fusils et de munitions chez moi (et alentours) et nous avons détruit le reste. Les pots de fleurs qui garnissaient la cour étaient remplis de cartouches dans le bas ; la fleur garnissait le dessus. Maman avait juché ces pots de fleurs sur d'anciennes buses en ciment debout. Ce système s'avéra pratique, car les buses furent remplies de cartouches jusqu'au bord ! Le pot de fleur complétait le camouflage ! Les gardes-frontière, qui occupaient les chambres à l'époque, prirent l'habitude, à leur descente dans la cour, d'uriner contre ces buses-piliers. Cela faisait plaisir à voir !



La nouvelle frontière franco-allemande  
établie en 1940 à Lauw.  
A droite, la « Maison Koenig ».

A l'époque, nous possédions un grand rucher sur lequel il y avait un grenier avec la réserve de foin. Ceci s'avéra pratique pour cacher armes et surtout munitions qui restaient bien au sec ! Cette cachette ne fut jamais découverte par les Allemands. Mais, à l'arrivée des Français, ces derniers voulurent récupérer du miel. A cet effet, il fallut enfumer les abeilles. Ils les enfumèrent si bien que tout l'édifice fut bientôt en flammes et explosa à la barbe des militaires bien surpris !

Nous avons aussi saboté un groupe de tracteurs d'artillerie, stationné dans la cour de l'école et laissé intact par les troupes françaises en juin 1940, ainsi que deux canons antichars étaient positionnés au carrefour route de Mortzwiller - route de La Chapelle.

### **Le cinéma clandestin**

Ayant pu m'approprier le mécanisme ancien d'un appareil ciné, j'ai installé une salle de projection à la cave. Et j'eus un succès immédiat : tous les gamins étaient en manque de films. C'était sans compter sur la vigilance des autorités allemandes ! Certains de mes copains ayant manqué des séances de la *Hitlerjugend*, les chefs se rendirent vite compte qu'autre chose attirait les jeunes ! Mon père, employé du chemin de fer, fut mis en demeure (s'il ne voulait pas perdre sa place) de mieux surveiller son fils et de ne plus accaparer tous les gamins des alentours. Je m'en tirais bien, car personne n'avait parlé des films français, ce qui aurait aggravé la situation. Pour ne plus drainer du monde à la maison, je pris des rendez-vous chez les uns et chez les autres. Là, tout le monde profitait des séances de projection. Avec mon appareil facilement transportable, je visitais toute la famille de la vallée. Mon grand-père n'avait jamais vu de films !

### **Les douaniers**

Ainsi que je l'ai déjà mentionné, trois à quatre douaniers occupaient des chambres chez nous. Ce qui finalement nous aida beaucoup pour nos passages de la frontière, car nous finissions par connaître les horaires des rondes. De plus, nous avons profité des bons contacts que nous avons établis avec certains douaniers. En effet, ma mère s'évertuait à faire le tri politique des gars, persuadée qu'ils ne pouvaient pas être tous mauvais. Ce qui était vrai, puisqu'elle avait réussi, avec force de repas, à en corrompre quelques-uns, qui, à la longue, nous firent même des commissions par delà la frontière (en spécifiant bien que les paquets en question ne devaient jamais receler quoi que ce soit de compromettant) ! C'est pourtant un de ces gardes, qui, à son insu, nous passa un drapeau français de trois mètres de long ! Cela s'était déroulé ainsi : à la suite d'un de ses « déplacements » à Belfort, Maman acheta un grand drapeau français que nous remîmes à nos amis de Rougemont en attente de son passage effectué par le garde-frontière Würslein. Maman tenait à ce que ce soit un Allemand qui passe le drapeau !

Ces petits épisodes nous faisaient du bien. Tout était un peu politisé, même les bouquets bleu-blanc-rouge qu'on cueillait au jardin et qu'on offrait aux saints à l'église pour qu'ils nous débarrassent des Nazis. Un jour, alors que Maman préparait un bouquet tricolore, un garde-frontière, qui occupait une chambre chez nous, ne pu s'empêcher de lui faire remarquer qu'il y avait encore d'autres couleurs pour composer un bouquet ! Maman joua la surprise et le bouquet alla quand même garnir la statue de saint Antoine par l'intermédiaire d'une jeune fille du village, Louise Kammerer qui était venue exprès pour cela.

## Premiers passages

Puisque nous étions privés de nos journaux préférés, ainsi que de cinéma, je décidais, avec mes copains (Pierre Bischoff – le seul rescapé de nos frasques –, Jean Boegly et Pierre Wantz), de passer cette fameuse frontière (établie par les Allemands dès juin 1940) ! Armés de paniers, prétexte à la cueillette des champignons, nous utilisons un chemin désaffecté conduisant à Leval (Territoire de Belfort) à travers d'anciennes glaisières. Arrivé en terre française, j'éprouvais un bien être indescriptible, impossible à décrire. Cela me décida à organiser une tournée vers Belfort pour acheter nos magazines et assister à une séance de ciné ! Le retour vers Rougemont n'était pas sans risques, car des gardes-frontière prenaient également le bus. Nous nous faisons tout petit ! Quelques jours plus tard, nous refîmes le même parcours avec de l'argent en poche. Nous étions devenus des contrebandiers, car nous passions cigarettes, cigares, tabacs et journaux français achetés à Rougemont. Nous poussions même la hardiesse jusqu'à aller au cinéma à Belfort pour voir des films en français ! Mes parents se rendirent rapidement compte de notre manège et loin de nous gronder, ma mère s'associa à nos expéditions, qui, dès lors, changèrent d'objectifs. Bientôt, tout le monde eut à passer des lettres et des paquets. Suite à cela, des gens traqués par la *Gestapo* frappèrent à notre porte, suivis de prisonniers évadés, etc. Ma mère continua seule le manège après mon incorporation. Tout ceci était très risqué : les Allemands ne badinaient pas avec les passeurs, qui, s'ils étaient pris, avaient droit à un long séjour en camp de concentration... ou pire.

## Une vie de passeurs

Passer seuls la Zone interdite, puis la frontière avec la Zone occupée qui se trouvait à deux ou trois kilomètres de Lauw, n'était pas un problème, car nous comptions sur nos jambes pour déguerpir et nous mettre hors de portée des douaniers. Mais il nous est arrivé de buter sur une patrouille qui s'incrustait à deux pas de l'endroit où nous nous étions cachés : dans le lit de la rivière, sous les berges ravinées par l'eau. Etalés, le ventre dans l'eau et assaillis par les moucherons et moustiques qui s'en donnaient à cœur joie sur nos parties découvertes. Nous ne pouvions faire le moindre geste pour nous défendre. Raconté comme cela il n'y paraît pas, ce sont pourtant un des pires moments que nous ayons eu à endurer ! Une autre fois, ayant repéré les gardes en poste à l'orée du bois, nous avons dû différer notre passage. En attendant, nous avons bu et fumé. Si bien que je ne sais même plus comment je suis rentré à la maison.



Parfois, la situation était plus que délicate. J'étais parti en éclaireur, lorsque je me suis retrouvé nez à nez avec le garde-frontière, son fusil pointé sur moi. Henschel – c'était son nom – se mit à m'invectiver : « Voilà comment, nous, Allemands, sommes récompensés de nos bontés envers les Alsaciens », etc., etc. Il n'arrêtait pas, tout en me fouillant de la tête aux pieds. J'avais pris ma casquette (dans laquelle se trouvait tout l'argent des gens que nous passions) à la main ; quand la fouille fut terminée, je l'ai remise sur ma tête. N'ayant rien trouvé, le garde se demandait ce que j'escomptais faire de l'autre côté. Là, j'échafaudais une histoire : en bref, je voulais rendre visite à une amie de ma mère. Mais mon allemand de l'époque étant très primaire, il comprit tout simplement que je voulais rendre visite à une amie à moi ! Exclamation de surprise de l'autre : « *Verkommenes Volk diese Elsässer!* » (« Ces Alsaciens sont un peuple dégénéré ! ») qui ajouta : « Mais quel âge avez-vous donc ? ». Il est vrai que j'avais à peine 15 ans. Toujours est-il que cette histoire désarçonna Henschel qui me dit de filer et de ne plus me faire prendre. Conseil utile !

### **De dangereux illustrés**

L'épisode le plus dramatique a pour origine les journaux français que je ramenaient par delà la frontière. Ils étaient lus par tous mes copains. Ce jour-là, Pierre Bischoff (de Lauw) était entrain d'en lire un sur les marches de l'escalier. Le garde-frontière Cyprian fut bien surpris de le voir en possession d'un journal en français (donc interdit). Il le fut encore plus quand il se rendit compte de la date récente des feuillets. Ils venaient de passer la frontière ! Le garde s'empara des imprimés. Quand Pierre me rendit compte, peu après, de ce qui venait de se passer, je n'en menais pas large !

Descendu au village ce soir là, j'assistais à une scène qui avait un rapport avec mon histoire. Non loin du bistrot Meyer, je vis la porte s'ouvrir, un individu sortir et essayer de descendre l'escalier. Apparemment, à la lueur falote du corridor, il s'agissait d'un soldat. Ce dernier, manqua une marche et vint dégringoler sur la route où il s'étala devant une traction Citroën qui lui passa sur le corps. La voiture était pilotée par des Allemands, soldats eux aussi. Les occupants de la voiture sortirent, embarquèrent l'écrasé et s'en allèrent, oubliant sa serviette sur le sol.

C'est bien plus tard que j'appris les détails de l'histoire qui me concernait. L'Allemand, qui avait embarqué nos journaux, était connu comme un vantard et c'est cela qu'il fit au bistrot Meyer. Paul, le tenancier, sentant qu'il y avait là une affaire louche en train de se forger, versa force vin au garde qui devint de plus en plus loquace : il affirma que, cette fois, il tenait le jeune Koenig ! Constatant que le vantard était bien imbibé, Paul, soustrayant la fameuse serviette, ouvrit cette dernière et confisqua les journaux en cause et, par la suite, les brûla. Je venais de l'échapper belle ! Lorsque Cyprian revint de l'hôpital, il récupéra sa serviette, mais il ne pu jamais savoir où étaient passés nos journaux. Inutile de dire qu'à partir de là, il fallut redoubler de vigilance d'autant que, dans notre maison, Cyprian occupait une chambre donnant sur la route de Rougemont.

Nous n'étions pas non plus à l'abri de dénonciations. Un samedi après-midi, comme souvent, nous avons décidé de nous rendre dans les grottes de Hohlenstein. Mon patron, Erwin Hilbert, connaissant le projet, me proposa de s'associer à nos aventures. Après un certain temps, nous sommes remontés à l'air libre. J'étais le premier à sortir. Quelle ne fut pas ma surprise de me voir cueillir par trois gendarmes qui nous fouillèrent les uns après les autres. Arriva en dernier mon patron, bien connu de la gendarmerie puisqu'il soutenait officiellement

le parti à Lauw. Quelle ne fut pas la surprise des pandores quand mon patron voulut savoir de quoi il retournait. Après bien des réticences, les gendarmes indiquèrent que le jeune Koenig était suspecté d'avoir des caches d'armes dans les grottes et ailleurs (c'est le seul endroit où je n'aurais jamais rien caché pensant que ce serait le premier lieu suspecté). J'appris donc aussi qui nous avait mouchardé. Je n'aurai jamais pensé qu'un Alsacien irait jusqu'à dénoncer ses voisins, ses frères ! Car les faits dont j'étais soupçonné étaient passibles de camp de concentration.

L'Etat français a été très magnanime à l'égard de certains habitants pourtant indirectement responsables de certains noms venus étoffer notre monument aux morts. Mon étonnement a été très grand lorsque, enfin libéré après trois ans d'armée et de camp de prisonniers (été 1946), lors d'un rassemblement patriotique à Masevaux, j'ai vu certaines personnes, avec lesquelles je m'étais accroché politiquement avant mon départ, défiler brassard bleu-blanc-rouge au bras !

### **Jeux de vilains**

Mais revenons aux années de l'Annexion. A l'époque, c'était la mode des lance-pierre avec lesquels nous étions très adroits. Cela me valut même d'être rossé à la mairie de Lauw pour une opération dans laquelle je n'étais, pour une fois, pas impliqué. En effet, mes copains s'étaient exercés sur un panneau émaillé tout neuf du parti nazi (NSDAP). Le chef de la gendarmerie de Masevaux me mit spontanément en cause et une grêle de coups s'abattit sur moi dès mon entrée à la mairie. Heureusement que mon copain, fils du *Bürgermeister* (maire), était impliqué lui aussi, ce qui nous valut de n'avoir qu'à payer le fameux panneau.

Nous nous exercions régulièrement vers l'ancienne usine à chaux couverte de tôles. Cela faisait un joli bruit lorsque les caillasses atterriçaient là. Ce jour-là, une volée de cailloux étaient déjà en l'air lorsque la porte des bureaux s'ouvrit et un premier bonhomme en sortit (ce qui n'arrivait jamais !). Il reçut un caillou sur le crâne qui l'étendit par terre. D'autres hommes sortirent du bâtiment. Voyant cela, je pris la décision de lui porter secours. Le bonhomme avait reçu la pierre en pleine tête et saignait comme un porc, mais il était conscient. Si bien que c'est lui-même qui nous indiqua quoi faire et où trouver la cassette Croix-Rouge dans laquelle nous trouvâmes ce qu'il fallait. C'est aussi lui qui nous tranquillisa en nous informant que les blessures à la tête saignaient toujours beaucoup. Nous apprîmes aussi que ces messieurs étaient sur place pour étudier la réouverture de l'usine à chaux. C'est comme ça que je fis la connaissance de M. Erwin Hilbert (parent lointain de l'ex-président de Tchécoslovaquie Benès, que j'ai retrouvé vers 1965 et avec qui j'ai travaillé à la Costa-Brava et dans la région de Malaga). Ce dernier, ayant apprécié notre comportement lors de « l'accident », m'embaucha même comme apprenti comptable, ce qui me mena dans d'autres aventures dont celle que je vais évoquer maintenant.

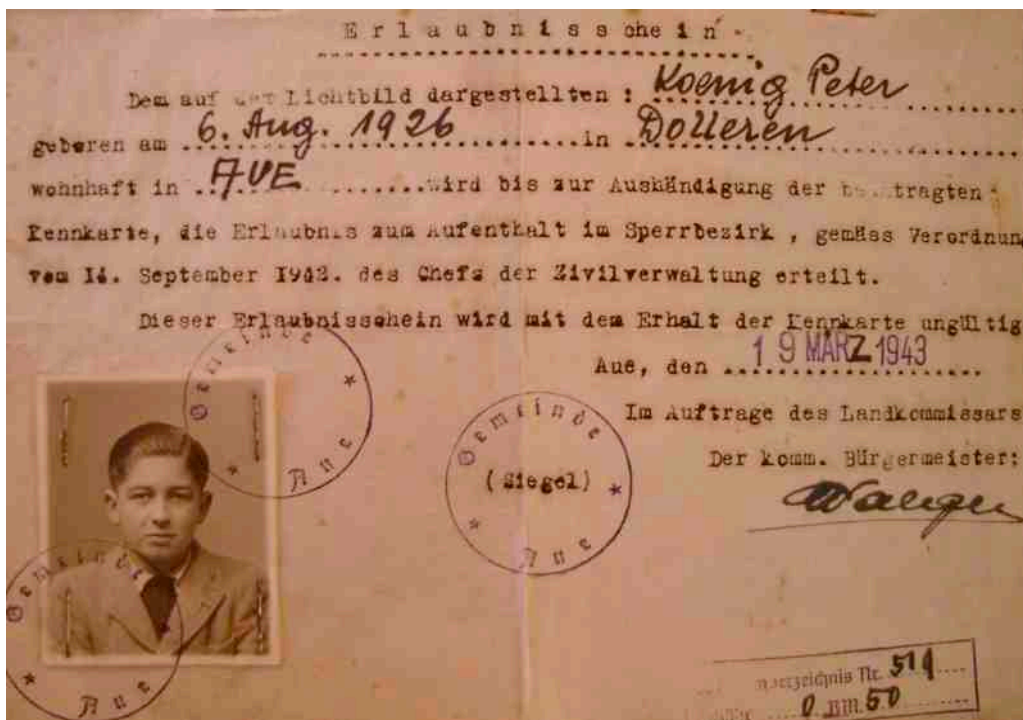
### **La Hitlerjugend**

Ayant touché nos uniformes de la *Hitlerjugend*, nous fûmes ce soir-là obligés de les revêtir ! C'est en descendant vers le village que je remarquais les feux de l'usine bien trop hauts. Je courus mobiliser quelques-uns de mes copains, qui d'ailleurs travaillaient à l'usine, et nous voilà faisant la chaîne pour essayer d'éteindre le feu qui s'attaquait déjà aux poutres. Je profitais de cette occasion pour transformer mon bel uniforme en une loque que je n'eus plus

à mettre ! Suivit un article élogieux sur la *Hitlerjugend* de Lauw (propagande oblige) qui avait sauvé des flammes une usine utile à l'effort de guerre ! Tout le monde était content, le maire qui pouvait faire parler du village et sa section de la *Hitlerjugend*. Nous avions sauvé nos emplois et j'avais bousillé mon uniforme !

### Une incursion en Tchécoslovaquie

Je n'étais jamais sorti de mon trou, à part un voyage à Strasbourg, quelques déplacements à Sélestat où habitaient mes grands-parents. Aussi, M. Hilbert voulant me faire plaisir, me proposa-t-il de l'accompagner en Tchécoslovaquie d'où il était originaire ! Nous commençâmes à entreprendre les démarches pour obtenir les papiers nécessaires pour passer le Rhin. Ce fut un échec : les Alsaciens n'étaient pas autorisés à passer le Rhin, encore moins à passer en Tchécoslovaquie ! Mon patron et moi-même étions des obstinés. M. Hilbert, qui, avant son installation comme directeur de l'usine à chaux de Lauw, avait fait un « passage » dans l'organisation Todt (organisation paramilitaire qui bâtissait bunkers, fortifications, routes, ponts, etc.), avait encore en sa possession des papiers de cette organisation : ordre de marche, enrôlement, permissions, toute la gamme ! Si bien que tous les papiers nécessaires furent fabriqués chez nous, estampillés, signés, tamponnés. Les photos furent tirées chez nous pour ne pas éveiller l'attention. Comme nous n'avions pas d'uniformes, mon patron me rédigea une autorisation de voyager en costume civil. Je savais qu'un de mes copains était soldat dans une caserne à Rokitzern (Roger Nussbaum), en Tchécoslovaquie, un autre à Pilsen (Alfred Bindler). Fils de boucher d'Oberbruck, on me chargea donc de paquets de victuailles à remettre aux deux exilés. Je fus le dernier à voir Roger Nussbaum à Rokitzern, car il a disparu sur le front russe.



Ordre de mission établi le 19 mars 1943 à Lauw. (Coll. Koenig)

Je voudrais souligner que Laurent, le frère aîné de Roger Nussbaum, bien que plus âgé que nous, avait fait son service comme sergent dans l'Armée française. Il a été incorporé de force

comme moi dans la *Waffen-SS*. Il est parti avec nous et il est seul revenu indemne de la guerre, contrairement à ses trois frères – Edouard, porté disparu, Joseph, disparu en Russie, et Roger, que j’ai donc visité à Rokitzan – et son beau-frère, Armand Meyer, disparu en Russie.

Nous voilà donc dans le train à destination de Pilsen où était caserné l’unité de laquelle je faisais soi-disant partie ! A partir de Strasbourg, il n’y avait plus que des soldats dans le train et, en face de tous ces tondus, je n’en menais pas large ! M. Hilbert et moi voyagions dans des compartiments séparés pour diminuer les risques. J’avais appris par cœur le nom des rues, des chefs ou de la caserne de Pilsen. Au passage de la frontière, nous fûmes contrôlés et je dus présenter mes papiers qui n’éveillèrent aucune attention particulière, preuve que la falsification était bien faite ! Nous arrivâmes à Pilsen qui venait d’être bombardée. Nous habitons à deux quartiers de l’usine Skoda qui était régulièrement visée. A l’occasion de ce voyage, nous poussâmes jusqu’à Prague où M. Hilbert avait de la famille. Grand industriel, son cousin collectionnait toutes les nouveautés du Nouveau Monde allant du moulin à légumes au rasoir électrique encore à ses débuts. C’était aussi un grand résistant, parent de l’ex-président Benès. Je me souviens d’une armoire, dans un mur, pleine d’armes ! Après avoir visité la ville, nous prîmes le train pour Rokitzern pour rencontrer mon copain Roger Nussbaum qui ne fut pas peu surpris de me voir ! Par la même occasion, je trouvais aussi d’autres copains de Sentheim (mais dont j’ai oublié les noms), avec lesquels j’allais encore à l’école peu de temps avant ! Puis, retour vers Pilsen. La loco qui tirait le train me paraissait bien vieille. Je m’en approchais et je ne fus pas peu surpris de découvrir qu’elle avait été fabriquée, il y a bien longtemps, à Mulhouse !

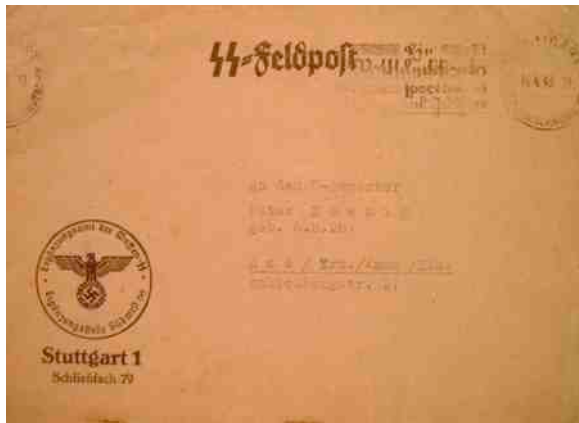
### **La *Waffen-SS* cherche des volontaires**

Dès 1942, il était question de recruter des volontaires pour former la division de la *Waffen-SS* appelée « *Hitlerjugend* ». On nous convoqua donc à Masevaux. Réunis à l’école, on nous vanta tous les avantages du volontariat. Le gendarme-chef (qui me connaissait bien parce que j’avais eu à faire à lui à différentes reprises) ne pu s’empêcher de faire la remarque : « *Ach, mein Freund der Koenig ist auch da !* » (Ah, mon ami le Koenig (le roi) est aussi là ! »). Cette fois, nous nous en tirions encore. Personne ne signa, mais ce n’était que partie remise.

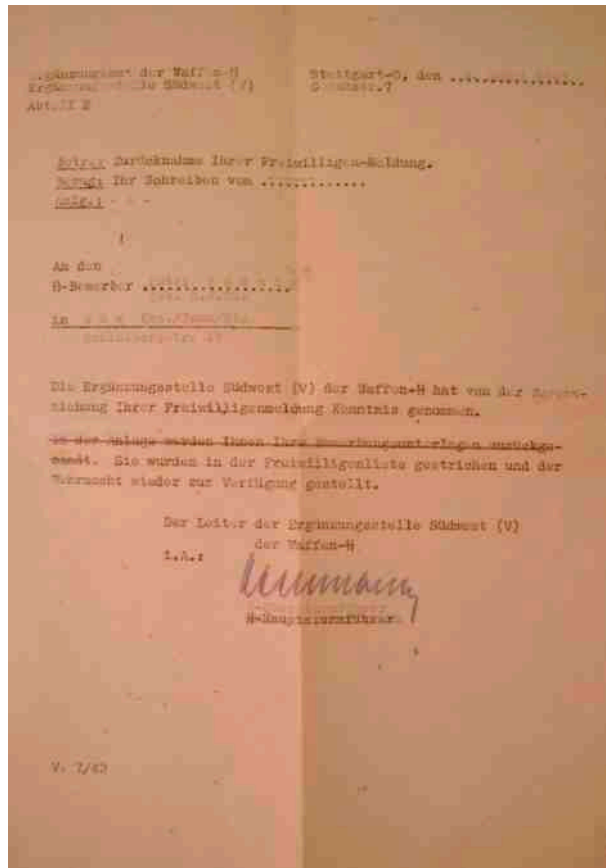
Nous étions convoqués à la mairie de Thann (printemps 1943). Après un long « prêchi-prêcha » sur la patrie en danger, on nous intima l’ordre de signer un engagement dans la fameuse division *Waffen-SS*, la « *Hitlerjugend* ». Devant le peu d’empressement de tout le groupe (un seul s’étant présenté), on nous transféra dans les caves de l’école, à côté, sur la place. On fit venir une section de *Waffen-SS* de Saint-André (camp de formation des volontaires de la *Waffen-SS* se trouvant à Cernay) et les choses prirent une tout autre tournure. Chacun, pris à part, dû expliquer les raisons de son non-engagement. Difficile à dire, évidemment !

Après une longue harangue « parti, patrie, *Führer*, etc. », on nous prédit que nos parents ayant un poste d’Etat – comme, par exemple, mon père au chemin de fer – perdraient immédiatement leurs postes si nous ne signions pas un engagement. A nouveau, cette menace ne produisit aucun effet.

On nous prit une nouvelle fois à part, mais cette fois en nous bottant le train et en nous malmenant, ceci jusqu’au soir et sans manger. Une journée peut être longue et celle-ci me semblait sans fin et sans échappatoire aussi, contraints et forcés nous signâmes ...



Lettre (et son enveloppe) adressée  
 au « SS-Bewerber Peter Koenig ».  
 Le 8 avril 1943, il lui est officiellement annoncé que  
 sa candidature « volontaire » pour les *Waffen-SS* est  
 annulée et qu'il est à nouveau mis  
 au service de la *Wehrmacht*.  
 (Coll. Koenig)



Le soir, à la gare, j'eus la surprise de voir le père de mon copain (le seul qui avait été volontaire ; il pensait certainement bien faire puisque son père semblait être une grosse légume du parti). Cette fois, il ne s'agissait plus de parade : le fils venait de s'engager pour éventuellement se faire tuer pour la patrie... Je crus que le vieux devenait fou, son fils dans la *Waffen-SS* ! Il aurait bien admis que les autres se fassent tuer, mais pas son fils ! Je sus, par après, que le papa avait vraiment le bras long dans le parti, car notre « *Freiwilligenmeldung* » (« engagement volontaire ») fût annulé et cela parut même dans le journal ! Dans le même temps, on sortit les jeunes de la *Hitlerjugend* en Allemagne pour les intégrer d'office dans la division *Waffen-SS* du même nom. Nous eûmes encore droit à un répit et fûmes remis à la disposition de la *Wehrmacht* pour laquelle nous repassâmes un conseil de révision à Masevaux (début 1943).

Tout le village, même toute la vallée, connaissait Aimé Walger, un peu simplet mais, d'un autre côté, assez futé pour connaître toutes les histoires de familles et de filles. Aimé était convoqué avec nous autres au conseil de révision pour la *Wehrmacht* à Masevaux. Il fallut nous dénuder et faire pipi dans un verre où nos urines seraient examinées. Le pauvre Aimé, une fois que les vannes furent ouvertes, ne put plus arrêter. Heureusement, nous étions tous autour de lui et il nous remplit nos verres à tour de rôle. L'histoire ne s'arrête pas là : une fois que nos éprouvettes furent remplies, Aimé versa le reste dans un seau qui trônait là et dont se servaient les médecins qui y puisaient de temps en temps une eau propre. Arriva un hobereau galonné qui s'enquit vers un des officiers de la possibilité de laver une grappe de raisin qu'il tenait à la main, ce qu'il fit dans le seau où Aimé avait versé son pipi, à la grande joie de nous tous !

## **Le Reichsarbeitsdienst**

Au moment du départ pour le *Reichsarbeitsdienst* (RAD), le 1<sup>er</sup> octobre 1943, les wagons étaient garnis de drapeaux tricolores. Tout était en bleu, blanc et rouge ! Il y eut, tout au long du parcours, des scènes incroyables... à croire que nous allions rejoindre l'Armée française. On nous groupa à la gare de Bollwiller où l'on nous fit partir dans des rames différentes vers des destinations différentes. Nous échouâmes à Munich qui venait d'être bombardé. La gare n'avait plus de toit et c'est avec un malin plaisir que nous dégagions les tables du restaurant pour nous installer et prendre une collation.

Notre destination était Eichenhofen, sur le Danube (à 20 kilomètres à l'Est d'Ulm), un grand terrain d'aviation où nous fûmes affectés au chargement des bombes sur les avions, à la réparation et à l'entretien des pistes par des froids extrêmes. Il faisait si froid que j'en eus les jambes gelées ainsi que les oreilles, mais nous n'osions pas nous adresser aux toubibs qui étaient de vraies brutes.

Par exemple, un jour, on nous avait injecté quelque chose dans la poitrine. C'était si fort qu'en plein travail en ville, nous tombions l'un après l'autre comme des mouches. J'étais parmi les moins touchés. Un paysan, qui passait par là avec son tracteur, nous coucha l'un après l'autre sur le plateau de sa remorque et c'est ainsi que nous rejoignîmes le camp. Espérant pouvoir bénéficier d'une période de repos, nous regagnâmes nos baraques pour nous reposer. C'était mal connaître nos chefs qui nous firent sortir et nous dévêtir. Nous avions tous les seins comme des bonnes femmes ! Tout ce qu'ils trouvèrent, c'est de nous faire faire des exercices « pour faire passer », disaient-ils !!

Un jour, ayant écopé d'un *Strafexerzieren* (exercice punitif) pour je ne sais plus quel motif (tous les motifs étaient valables pour nous infliger des exercices idiots ! Ils n'avaient d'ailleurs même pas besoin de motifs pour ça), on nous fit ramper à travers un champ nouvellement fumé en excréments humains, équipé du masque à gaz. Nous devions ramper, nous lever, grimper aux arbres et chanter ! Un copain, Marcel Koenig, de Masevaux, était au bout du rouleau. Exténué, il se mit à vomir dans le masque qu'il n'avait pas le droit d'enlever. Comme il risquait de s'étouffer, j'eus quand même le droit de lui dévisser le filtre, le masque devant rester en place. Je vois encore la « soupe » dégouliner du masque.

En plus des plaies provoquées par le froid, nous avons touché des bottes déjà portées par d'autres soldats avant nous et qui étaient mal formées (ou plutôt déformées). Elles ne seyaient pas mon pied, si bien qu'au bout de quelques jours, le côté du pied gauche n'était plus qu'une plaie. Nous n'avions pas de chaussettes : nous enveloppions nos pieds de chiffons, les *Fusslappen* ou « chaussettes russes ». J'ai traîné ces plaies pendant des mois, voire plusieurs années. Ce n'est qu'en Amérique que j'ai pu enfin réellement me soigner. Je n'ai pas eu de chance avec mes pieds car, dans la *Waffen-SS*, il m'est arrivé une seconde histoire de bottes. Pressé de partir en catastrophe au front, j'ai dû chausser des bottes traînant par là. Elles ont vite perdu le talon et, à ce moment-là, les clous qui retenaient ce dernier s'enfoncèrent dans mes chairs... or nous n'avions plus l'occasion de nous déchausser durant toute la période de captivité. En plus, ma jambe et mon pied ayant enflés, il n'était plus possible que je me déchausse. Et à quoi bon ? On n'avait rien pour se soigner. Ce n'est qu'aux Etats-Unis, sous la douche et armé d'une lame de rasoir, que j'ai pu libérer mon pied en découpant ma botte.

Nous venions de faire une marche d'une vingtaine de kilomètres. On apercevait le camp de loin. A plusieurs kilomètres toutefois ! Nous étions pressés de rentrer, car, en plus de la fatigue, nous avions tous un mal au ventre provoqué par le miel artificiel qu'on nous servait

au matin. On appelait cette denrée « *Kunsthonig* » ou « *Honigersatz* », sans rire ! Du ersatz de miel artificiel !! Arriva le chef de compagnie, précédé de son petit chien, qui voulut nous voir parader vers le camp au pas de l'oie, alors que nous pincions tous nos fesses pour retenir ce que nous ne pouvions plus retenir !

Quelques jours plus tard, j'ai caricaturé cet épisode et le papier a été placardé à l'entrée de la chambrée. Notre chef s'est de suite reconnu ! Le lendemain, j'ai dû me présenter à son bureau où j'ai hérité du titre « d'artiste ».

Dès notre arrivée au camp commença le *Drill*. A partir de ce moment là, plus rien ne se faisait normalement ! Où que l'on se déplace dans l'enceinte du camp, c'était au coup de sifflet qu'il fallait obéir. Il y avait en permanence un sous-fifre en éveil dans la cour: « *Auf! Runter! Robben! Auf dem Koppel kehrt! Tiefflieger von links! Von rechts! Volle Deckung! Auf! Marsch marsch !* », etc. (Debout ! Couché ! Rampez ! Pivotez sur la boucle du ceinturon ! Chasseur à gauche ! A droite ! A couvert ! Debout ! En avant, en avant ! »).

Le matin, sur le terrain d'aviation, nous creusions le sol à l'aide du *Spaten* (la bêche) qui, le soir, devait être aussi reluisant qu'un miroir.

Comme je l'ai déjà dit, le matin, nous confectionnions des pistes de roulement (des « *taxi ways* » comme on dira plus tard) dans des conditions extrêmes : froid glacial, vent glacial, pieds dans la boue froide et bottes qui se remplissaient d'eau, tout comme les énormes fossés que nous devions creuser à travers champs et forêts. Ce qui devait arriver arriva, j'eus les jambes et les oreilles gelées. Le soir, comme cela me brûlait, je me mis à gratter, c'est là que je sentis quelque chose de gluant qui se détachait de mes jambes et de mes oreilles ... C'était la peau brûlée qui s'en allait !

Au même moment, j'avais fait une caricature du « Vieux » nous devançant sur le front de la troupe, lui pimpant et nous dans l'état où nous étions d'habitude, c'est-à-dire minable ! Ce soir là, le « Vieux », entouré de quelques sous-fifres, vint rendre visite à notre cagna. En sortant, il avisa ma caricature qui était placardée à la porte. Il mit ses lunettes pour mieux voir, je n'en menais pas large ! Au matin, devant toute la troupe, je dus sortir du rang et rester sur place. On me dit plus tard d'aller au bureau du « Vieux » ! Ce dernier m'accueillit plutôt bien : « *Ach so, Sie sind der Künstler ?* (« Ainsi, c'est vous l'artiste ? »). Je répondis que je n'étais nullement artiste, mais « *Kaufmännischer Lehrling* » (apprenti comptable). Ce à quoi il répondit : « *Quatsch ! Ab nun, sind Sie Künstler !* » (« Balivernes ! A partir de maintenant vous êtes artiste ! »). On m'expédia donc vers des bâtiments situés sur l'aérodrome où avait été préparé tout un arsenal de peinture et de pinceaux. Je dus peindre les jouets des supérieurs destinés à leurs gosses : Noël n'était pas bien loin. C'est ainsi que je pus soigner le mieux que je pus mes jambes et mes oreilles. Il faut dire que nous avions peur des toubibs et nous les évitions, car ils étaient bien capables de nommer ce genre de plaies des « *Selbstverstümmelungen* », des plaies que l'on se serait faites intentionnellement.

Nous étions aussi affectés au chargement des bombes sur les « Ju 88 » qui allaient à l'époque bombarder l'Italie. C'était un travail pénible vu que le vent soufflait terriblement sur les pistes et il faisait un froid de canard. Quand les avions décollaient, c'était encore pire : il n'y avait plus rien pour se mettre à l'abri. Nous n'avions pas de vêtements spéciaux pour travailler et nous crevions de froid toute la journée.

Qui n'a pas vu les 200 hommes travailler sur un chantier ne peut se rendre compte de la vitesse d'avancement des projets. Tout ceci à la main, sans machine, le tout à la pelle et à la

bêche (dont nous étions équipés pour tous nos exercices). Ce n'est que vers la fin du RAD que nous fûmes équipés de fusils russes.

Nous devions également embarquer des restes d'avions qui s'étaient crashés sur les wagons qui emmenaient les dits restes vers les fonderies. Il y avait, parmi ces déchets, certains restes des malheureux pilotes qui restaient collés à la ferraille. Après un parachute, il y avait plusieurs doigts et des lambeaux de chairs. Pratiquement tous les jours, on amenait des restes d'avions. Il faut dire que l'on instruisait les pilotes sur place, ce à quoi on devait cette hécatombe d'engins.

C'est sur ce terrain que se déroulaient aussi les essais d'un avion fusée destiné à fondre sur les gouvernails des quadrimoteurs bombardiers d'où son nom « *Rammjäger* ».

De cette période du RAD, il me reste un copain de Masevaux, Jean Foltzer, qui était affecté à ce même travail. Plus tard, il fut embrigadé dans la même Compagnie de la division « *Das Reich* » que moi.

Nous sommes revenus du RAD le 1<sup>er</sup> ou le 2 janvier 1944. J'ai déjà relaté notre échange de *Soldbuch* à Thann, au milieu du mois de janvier : *Wehrmacht* contre *Waffen-SS*, sans que nous ayons signé quoi que ce soit ! J'ai été versé d'office dans la 2<sup>e</sup> Compagnie du régiment « *Der Führer* » de la 2<sup>e</sup> division blindée « *Das Reich* », le 11 février 1944.

### **A propos des conseils de révision**

Un premier Conseil de révision s'est passé à Masevaux, au début de l'année 1943, pour la *Wehrmacht*. Nous avons tous optés pour l'artillerie pour une raison bien simple : l'artillerie est toujours loin du front. Nous étions naïfs !

Un deuxième Conseil de révision s'est déroulé à Thann pour nous faire signer un engagement dans la division « *Hitlerjugend* ». Finalement remis à la disposition de la *Wehrmacht*, nous sommes partis au *Reichsarbeitsdienst* (octobre-décembre 1943). Durant cette période, nous avons passé deux conseils de révision : le premier pour la *Kriegsmarine*, le second pour les paras de la « *Hermann Goering* ».

Comment le fait de passer sous une jauge peut-il conditionner toute la suite d'une vie ? En effet, toute la propagande faite pour l'embrigadement de volontaires dans la *Waffen-SS* en Alsace n'ayant rien donné, et bien que faisant déjà partie de la *Wehrmacht* puisque nous venions de passer trois mois sous sa férule dans le *Reichsarbeitsdienst*, la *Waffen-SS* revint à la charge sans préavis ! Mandés à Thann sans explications (janvier 1944), on nous débarrassa de notre *Soldbuch* (livret militaire) de la *Wehrmacht*. Puis, après le passage sous une jauge où notre hauteur était estimée bonne, on nous remit un *SS-Soldbuch* et, pour moi, « *an den gezogenen Peter König* » (pas *eingezogen*, ni *freiwilligen*, c'est-à-dire ni incorporé, ni volontaire).

Ceux qui n'avaient pas le gabarit convenable s'en retournèrent munis de leur livret militaire de la *Wehrmacht* et ne furent de ce fait jamais inquiétés. Contrairement à nous, qui, en plus, une fois engagés contre les Russes, n'eûmes aucune chance de survie puisque ces derniers exécutaient systématiquement tous les *Waffen-SS*. Je suis même persuadé que, sachant cela, les Allemands estimaient que, pour préserver nos vies, nous serions bien obligés de nous battre. Cela n'a jamais été vraiment mis en évidence.

## Départ pour la *Waffen-SS*

Le départ pour la *Waffen-SS* était tout différent de celui pour le RAD. En effet, là, nous savions que nous allions au casse-pipe. Dès Mulhouse, nous fûmes traités à coup de pieds dans le derrière. Il est vrai que nous avons provoqué nos nouveaux « maîtres » ... Dès l'arrivée, on releva nos noms, etc., et je vois René Grau, de Masevaux, qui s'était obstiné à ne pas répondre à son nom germanisé de « Renatus Grau » se faire battre comme plâtre dans le hall de la gare. Il s'ensuivit des échauffourées tout le temps que nous étions en attente du train dans lequel nous devions embarquer. Le convoi, une fois stationné sur le quai d'embarquement, on nous pria, à coups de pieds dans le bas du dos, d'occuper les compartiments des wagons où, à présent, fleurissaient des drapeaux français. *La Marseillaise* et *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine* retentirent, chantées dans l'ensemble du convoi. Les Allemands se contentèrent de faire les cent pas le long du convoi et en empêchant quiconque d'en sortir.

Une tristesse indescriptible nous envahit lorsque la ligne de Thann s'éloigna de celle de Colmar-Sélestat-Strasbourg. A tous les arrêts sur le parcours, les chants reprirent. A toutes les gares, des gens s'étaient attroupés et nous saluaient. Certains pleuraient, car ils devaient connaître notre destinée. Il y en avait par contre qui ne devait rien comprendre. Par exemple, ces Allemands qui nous saluaient du salut hitlérien, main tendue, et qui reçurent une grêle d'objets de toute sorte en réponse ! Colmar... Sélestat... Strasbourg... puis le passage du Rhin qui s'effectua dans un silence de mort.

Une fois passé en Allemagne, la tristesse nous envahit et nous nous remontions le moral avec les derniers alcools amenés depuis la maison. A présent, les gares allemandes furent traversées dans des accès de fureur où tout ce qui se démontait ou se détachait (sièges, WC, etc.) finit dans les verrières des gares ou dans les signaux. Les gardes qui accompagnaient le train étaient confinés dans des wagons en queue de convoi et, de ce fait, ne pouvaient pas intervenir.

Lors des arrêts, nous changions les aiguillages des rails, nous cassions les fenêtres des gares, des postes d'aiguillage, etc. Il est assez étonnant que nos gardes. Je pense qu'ils ne se sentaient pas en assez grand nombre. De plus, leur tâche était de nous amener à bon port. Là, on verrait bien !

## A travers l'Allemagne et la Pologne

Après plusieurs jours dans ce train, traversant toute l'Allemagne, nous nous demandions où nous allions échouer. Au fil du trajet, nous pouvions nous rendre compte de ce que subissait l'Allemagne. Les monceaux de ruines et aussi les innombrables carcasses d'avions abattus. Le long des rails, des groupes de travailleurs s'évertuaient à réparer les voies. Lorsque nous nous sommes aperçus que ces gens étaient des prisonniers russes, nous nous mîmes à leur lancer des bouts de pain et d'autres victuailles dont nous étions encore bien pourvus. Au prochain arrêt, nos gardes nous interdirent formellement de jeter de la nourriture aux prisonniers. En outrepassant cet ordre, on nous tirerait dessus ! Avertis, nous nous tîmes en retrait dans nos opérations de ravitaillement, ce qui rendait impossible le fait de nous viser. Mais, ne pouvant nous empêcher dans nos opérations, les Allemands tiraient à présent sur les prisonniers ! Ne voulant pas risquer la vie des malheureux Russes, nous fûmes bien obligés d'arrêter notre manège.

Bientôt nous traversions la Pologne, quelques-uns des nôtres, descendants de Polonais du bassin minier, purent lire des inscriptions et nous pûmes nous situer.

Tout au long de ce voyage qui s'éternisait, nous eûmes l'occasion de voir les ravages occasionnés par l'aviation alliée. Nous fûmes déroutés à plusieurs reprises et le voyage dura de ce fait plusieurs jours. Après avoir traversé l'Allemagne, puis une partie de la Pologne, nous ne savions toujours pas où nous allions échouer. Nous essayions de nous situer sur une carte, nous allions toujours plus loin vers l'Est ! Bientôt le train s'arrêta dans un paysage on ne peut plus inhospitalier.

## **Le camp de Stablak**

C'est à Stablak (après être passés par Koenigsberg) que nous devions prendre quartier. C'était un immense camp où étaient reconstituées les unités décimées en Russie. La division « *Das Reich* » était dans ce cas.

Là, les choses prirent une autre tournure. On nous réunit pour nous grouper et prendre nos bagages. Comme cela n'allait pas assez vite aux yeux de nos accompagnateurs, qui, à présent, avaient eu du renfort, ces derniers ne se gênèrent pas pour nous botter le derrière. Nous avons dû nous mettre en cercle et un gradé (nous ne connaissions pas ces derniers) nous a fait un discours pour nous mettre dans le bain.

Le gradé nous a rappelé que nous avions chanté *La Marseillaise* en cours de route et que nous allions le payer cher. Ils allaient « nous en mettre », aucun doute là-dessus. De suite, il fallut se mettre au garde-à-vous. Ceux qui ne réagissaient pas assez vite recevaient soit un coup de pied, soit la crosse d'un fusil dans le dos. Pour corser notre marche vers le camp, qui n'était pas tout près, on nous fit marcher en colonne, les bagages à la main, à travers champ. Nous étions en février et nous brassions 60 cm de neige sous nos pieds. Les premiers rangs s'essoufflant vite, nous étions obligés de nous relayer au fur et à mesure que la première ligne se fatiguait. Enfin, nous arrivions au camp. On nous y attendait...

A notre arrivée au camp, nous dûmes faire le cercle autour des officiers ; derrière nous des *Waffen-SS* surveillaient nos réactions croisées en avant. Alors commença le discours de bienvenue : « *Ach, sie haben die Marseillaise gesungen ?! Hinliegen ! Aufstehen !* » (« Ah, vous avez chanté la Marseillaise ?! Couchés ! Debouts ! »). Nous recevions des coups de pieds et des coups de crosse lorsque l'ordre n'était pas exécuté assez vite. Suivirent toutes les finesses du *Drill* allemand, dans les baraques, dans la cour, dans les douches, la nuit ; dans n'importe quelle circonstance nous étions sous pression. Nous autres, les jeunes, étions déjà initiés au RAD à ces comportements imbéciles, mais les plus anciens d'entre-nous (il y en avait qui avaient servi dans l'Armée française) n'en revenaient pas et se sentaient honteux de devoir s'abaisser à tel point. Je me souviens bien : nous devions les reconforter le soir. Mais que leur dire ?

Mon Dieu ! Ce séjour à Stablak ! Nous étions pris en main par les anciens de la division « *Das Reich* » épargnés sur le front russe. Tous bardés de médailles, la plupart blessés et, de ce fait, devenus instructeurs. C'était terrible !

Il faudrait des pages pour décrire tout ce que nous avons enduré à Stablak. Quand nous sortions pour faire nos besoins ou pour chercher la soupe, il y avait continuellement un *Waffen-SS* dans la cour, sifflet au bec. Un coup c'était « *Hinliegen !* » (« Couché ! »), « *Aufstehen !* » (« Debout ! ») dans la merde et dans la neige. Et les séances de mise au pas ne se terminaient pas avec le jour.

En pleine nuit, il fallait se lever, sortir par la fenêtre avec le matelas sous le bras, grimper sur le toit, descendre par l'autre côté, rentrer par une autre fenêtre, passer sous les lits ou par-

dessus, grimper sur les poutres de la baraque et chanter. Pendant ce temps, un sous-fifre répandait le contenu d'un seau de charbon (le peu qu'on avait) sur le sol. A nous de rendre le parquet propre... avec nos brosses à dent ! On appelait cela « *Die Reise nach Amerika* » (« Le voyage vers l'Amérique ») ! Les joyusetés de ce genre étaient journalières.

Un jour, j'ai trouvé des cartouches dehors. J'en jetais une dans le fourneau, histoire de remuer un peu mes copains. Malheureusement, la porte s'ouvrit et un caporal (*Rottenführer*), une « gueule cassée », entra dans la chambrée. J'étais bien obligé de me dénoncer, sinon toute la baraque passait à la moulinette. Il me fit prendre une chaise par les pieds et en avant les pompes ! Une trentaine d'abord, puis, voyant que je le supportais trop bien, il m'en fit reprendre une cinquantaine « *für das Rote Kreuz* ! » (« Pour la Croix Rouge ! »). Puis, toujours debout, il m'en donna « *bis zur Vergasung* ! » (« Jusqu'à épuisement ! »). Et j'y arrivais ! Bientôt, je ne pus plus remonter et un voile se fit sur tout ce qui m'entourait...

Les jours s'écoulaient et nos vêtements civils commençaient à ressembler à des loques. Nous touchâmes nos uniformes, mais pas d'armes. Nous n'avions pas le droit d'avoir un couteau de poche. Notre équipement était sommaire : une garniture seulement d'habit, ce qui fait que nous étions mouillés ou crottés. Mais il fallait se présenter coûte que coûte propre et tiré à quatre épingles. On n'imagine pas ce que cela représentait de laver nos frusques dans l'eau glaciale et d'essayer d'en extraire l'eau en les essorant en les tordant du plus que nous pouvions. Quand nous remettions nos vestes, ces dernières fumaient sur nos corps grelottants de froid.

Ajoutez à cela que la nourriture n'était pas faite pour nous fortifier. Il y avait bien longtemps que le peu de vivres que nous avions encore de la maison étaient épuisés. Le froid que nous subissions en ce mois de février ne nous remontait pas le moral. Il venait à l'idée à nos instructeurs de nous faire prendre des douches dans des conditions pas croyables : dépose des vêtements devant l'édifice des douches, puis sortie et c'est tout nus que nous regagnions nos baraques. Les copains nous attendaient pour nous frotter !

## **Départ pour la France**

Puis, un beau jour, nous avons été embarqués dans un convoi de wagons de marchandises aménagés en transport de troupes. L'aménagement se résumait en une série de bancs en bois qui couraient tout le long des parois du wagon. La moitié était assise et le reste se couchait par terre. Nous étions plus de 40 hommes par wagon qui était scellés pendant la marche.

Il faisait froid. Nous n'avions rien pour nous réchauffer, pas même une couverture. Chacun avait touché un manteau, c'est tout. A part les espèces de volets qu'il y avait sur les wagons à bestiaux, il n'y avait aucune ouverture. Comme il faisait très froid, nous évitions de les ouvrir. Nous ne savions pas où nous allions.

J'avais récupéré, au cours d'une bagarre, un couteau à longue lame. C'était en fait un poignard de Jeunesse hitlérienne. La bagarre (une bagarre sans espoir) avait eu lieu sur le quai de la gare de Mulhouse, lors de l'embarquement dans les wagons, et l'arme avait échoué à mes pieds ! Grâce à ce poignard je m'efforçais de percer la paroi en chêne épais du wagon. Au bout de deux jours, j'y suis enfin arrivé ! Nous pûmes enfin voir dehors. Le paysage défilait, morne et enneigé. D'après les noms de gares, nous étions de nouveau en Pologne. Puis ce fut de nouveau l'Allemagne ! A notre grand soulagement, nous n'allions pas directement vers la Russie. Là, la surveillance se relâcha quelque peu et nous pûmes sortir des wagons de temps en temps. Nous en profitions pour aller vers la locomotive où il y avait un

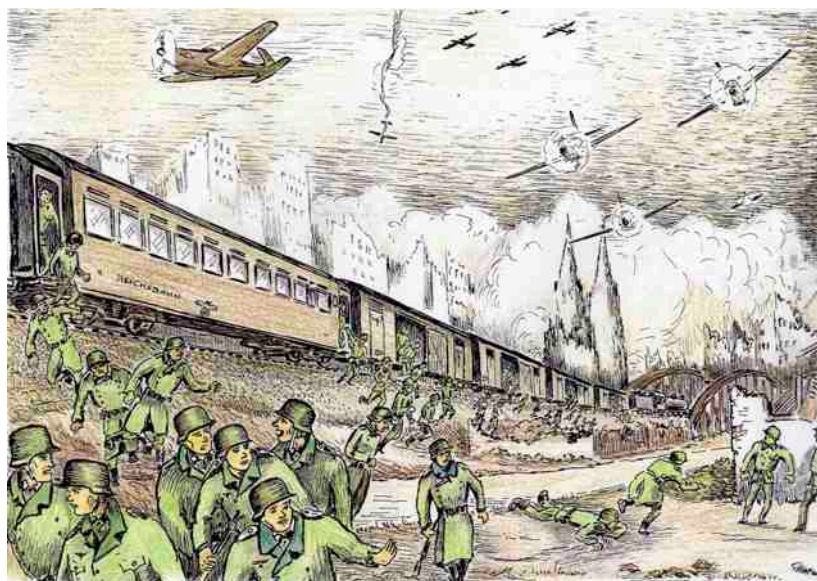
certain robinet sur le côté qui débitait de l'eau chaude, ce qui nous permettait de nous passer de l'eau sur les mains.

Plus tard, nous avons remarqué un train comme le nôtre en stationnement, mais vide. Il était cependant garni de petits braseros que nous volions illico pour les installer dans nos wagons à nous. Mais il fallait du combustible ! Avisant des wagons chargés de pailles, nous fîmes main basse sur la marchandise. A chaque halte, il fallait à présent partir à la recherche de combustible : bois, charbon, tout était bon ! Nous allions même voler du charbon sur les locomotives en stationnement. Les gardes n'arrivaient plus à gérer la situation. Quand ils étaient devant nous, nous étions derrière et vice versa.

Dans le wagon, la paille et le feu ne firent pas longtemps bon ménage et nous avons flanqué le feu au wagon qui, en marche, ne demandait qu'à cramer ! Voilà comment cela s'est passé : une balle de paille ouverte fait un gros volume. Si bien qu'on ne voyait plus dans le wagon. Une fois le brasero installé nous fîmes des feux de paille, histoire d'en réduire le volume. Ce n'était pas une bonne idée, car, soudain, la paille brûlait dans le wagon. Il fallut ouvrir la porte et jeter dehors tout ce qui brûlait déjà ! Nous avions fort à faire car la toiture du wagon faites en bois goudronné prit feu également.

C'est avec bien du mal que nous avons pu éteindre l'incendie. Mais, à présent, il y avait un trou dans le toit ! Nous ne manquions pas de divertissement. Au prochain arrêt, nous montions sur les tenders en stationnement pour récupérer de grosses briquettes de charbon. Cela était moins dangereux que de brûler de la paille, mais nous avions tous les employés du chemin de fer à nos trousses ! Pour calmer ces excès, on nous affecta, par wagon, un *Waffen-SS* qui devait nous surveiller. Mais ces gars n'étaient que des soldats comme nous, crevant de faim et de soif. Si bien que lors de nos expéditions vers des wagons plombés qui transportaient de la nourriture, ils étaient de la partie !

Pendant des jours, nous traversâmes l'Allemagne et nous pûmes nous rendre compte des dégâts occasionnés par l'aviation alliée. Nos gardes nous interdisaient de regarder dehors, mais, grâce à mon trou, nous pouvions lever le verrou de la porte pendant la marche du train. Personne ne pouvait voir si la porte était entrebâillée et nous étions bien curieux de savoir où nous mènerait le train... toujours plus à l'Ouest... ?



Cologne sous les bombes.

Nous sommes entrés dans Cologne en plein bombardement, le convoi s'est arrêté et nous nous sommes égayés dans toutes les directions à la recherche d'un abri dans les ruines de la ville. Nous assistâmes au déversement des bombes et à l'attaque des chasseurs, qui, comme de méchantes mouches, virevoltaient autour de gros quadrimoteurs qui, lorsqu'ils étaient touchés, mettaient longtemps à toucher terre, contrairement aux chasseurs qui piquaient droit dans les brasiers.

Puis nous sommes entrés en France, quelque part en Lorraine. Ce jour-là, nous avons été témoins du profond malaise qui existait entre la *Wehrmacht* et la *Waffen-SS*. Comme bien souvent, nous étions stationnés dans une gare à côté d'un convoi de la *Wehrmacht*. Toujours en train d'être schliffés, « malmenés », punis pour je ne sais plus quelles raisons ! Nous faisons donc des pompes déjà dans le wagon. Dès l'arrêt du train, le manège continua entre les deux convois. Un de nos copains était mal en point. Il suait à grosses gouttes et avait du mal à respirer. Notre tortionnaire remarqua que notre copain avait du mal à suivre. Le caporal lui infligea un traitement spécial avec sac au dos rempli de casiers à munitions et deux manteaux puisqu'il grelottait de fièvre.

Les gars de la *Wehrmacht*, observant la scène, ne purent s'empêcher de s'enquérir : « *Was für ein Sauhaufen seid ihr denn ?* » (« De quelle bande de cochons êtes-vous donc ? »). Quelques wagons plus loin, nous pûmes nous expliquer et dire qu'à 17 ans et Alsaciens, on ne nous avait pas demandé notre avis pour devenir *Waffen-SS*. Les soldats n'en revenaient pas et s'écrièrent : « C'est avec cela qu'on va faire une guerre ?! ». Il faut dire qu'ils revenaient de Russie et en avaient soupé de la guerre, du parti, de la *Waffen-SS* et du reste.

Les officiers de la *Wehrmacht*, mis au courant par leurs hommes de la maltraitance de notre copain par le caporal, vinrent ordonner à ce dernier d'arrêter son manège. Le caporal ne se mit même pas au garde-à-vous, rétorquant qu'il n'avait pas d'ordre à recevoir d'un « *Brotbeutel* » (« sac à pain »), surnom que la *Waffen-SS* donnait à la *Wehrmacht*. Suivit une engueulade. On en vint aux mains. Les soldats de la *Wehrmacht* entouraient leurs chefs. Notre caporal, se ressaisissant, parti chercher notre chef de convoi ainsi que d'autres officiers *Waffen-SS*. On nous intima l'ordre de monter dans les wagons, ainsi qu'à ceux de la *Wehrmacht*.

La *Wehrmacht* dû fermer portes et fenêtres donnant sur notre côté et le caporal reprit sa manœuvre avec notre copain jusqu'à « *Vergasung* » (« extinction »), ce qui arriva bientôt. Nous avons ensuite emmené notre copain dans le wagon. Il resta couché et prostré jusqu'à Paris où un groupe de la Croix-Rouge l'emmena sans doute vers un hôpital. Nous n'avons plus eu de nouvelles de lui.

Face à cette situation, nous, Alsaciens, buvions du petit lait, mais personne ne pouvait imaginer la suite des événements.

Voilà plusieurs jours que nous étions dans ce train, sans véritable ravitaillement. Nous avons dû louvoyer, de ville en ville, sur les voies intactes non bombardées. Nous étions donc en France et nous nous dirigeons vers le Sud.

Arrivés dans une gare de triage, il y avait, sur une voie parallèle, à l'arrêt, un convoi de wagons chargés de petits tonneaux de vin. Le reste du convoi était chargé de wagons de foudres en bois qui, bientôt, subirent le sort commun à ce type de transport. Avec une balle bien placée grâce au fusil « emprunté » à notre garde, une fontaine de vin a jailli de l'énorme tonneau. Aussitôt, tout le monde s'amenait avec tous les récipients disponibles ! En fin de distribution, il suffisait d'insérer une cheville en bois dans le trou de la balle pour arrêter le flux de vin. Mais il est clair qu'un petit tonneau d'une cinquantaine de litres ferait une bonne réserve pour les jours à venir. Aussi vite pensé, aussi vite réalisé : un, deux, trois, tonneaux

atterrissent dans notre wagon ! Soi-disant en réserve ! Mais nous avions trop soif et faim et une bonne partie des nôtres, déjà éméchée, contamina tout le reste du wagon.

Nous n'avions aucun scrupule à voler le vin qui était déjà volé à la France et qui, d'après les papiers affichés sur les wagons, allait vers l'Allemagne. Au bout d'un moment, ce fut un beau spectacle dans les wagons ! Le train s'ébranla, alors que nous n'étions toujours pas complets. Ce n'est que bien plus tard, lorsque l'un de nous glissa la porte coulissante pour faire ses besoins que nous nous rendîmes compte qu'il y avait du monde sur les tampons et d'autres accrochés à l'extérieur du wagon attendant que la porte veuille bien s'ouvrir ! Ils avaient beau cogner et crier ! L'ambiance sonore dans les wagons était telle que personne ne les avait entendu !

## A Cérons

Nous arrivâmes à Cérons, entre Podensac et Cadillac-Gironde, à 30 km au Sud de Bordeaux, où rien n'était prévu pour nous et nous passâmes la nuit sur l'asphalte de la route. C'est encore là l'endroit le plus chaud. Nous n'avions pas de couvertures ; ces dernières ne nous furent livrées que lorsque nous montions vers la Normandie. En plus elles étaient blanches, puisque destinées à la Russie !

A Cérons, nous occupions un bistro. Le lendemain commença le *Drill*, l'instruction à l'allemande. Les fusils nous étaient prêtés par un ancien groupe de *Waffen-SS*, mais sans munitions. Le soir, nous devions les rendre.

Il faisait froid et nous n'avions rien pour nous chauffer. Mais cela ne suffisait pas à nos instructeurs qui nous firent traverser la Garonne vers des îlots au milieu du fleuve. Toujours est-il qu'en revenant, nous avions de l'eau jusqu'au cou et toujours rien pour nous chauffer ! En rentrant au casernement, nous avions une heure pour nous décrotter. Il fallait nous voir tordre nos habits pour essayer d'en extraire l'eau ! Et c'est ainsi vêtus que nous devions nous présenter à l'appel... un nuage de vapeur s'élevait des rangs !

La nuit, nous nous rangions en rang d'oignon, serrés les uns contre les autres recouverts de nos manteaux, qui était le seul vêtement resté sec durant la journée. Nos sbires trouvaient, pratiquement tous les jours, le moyen de nous traîner dans la boue, de nous faire tremper dans les flaques d'eau ou de traverser la Garonne lors des manœuvres.

Ajoutez à cela que nous n'avions pas de feu. Il se passa bien du temps avant que nous n'allâmes ramasser des sarments de vigne pour faire une flambée autour de laquelle nous dormions tous en rond devant la cheminée, pieds en avant.

Dans les gorges autour de Rocamadour (à 120 kilomètres de Cérons) nous n'en menions pas large dans nos colonnes. Nous passions les nuits dans nos tentes et ne savions pas où nous allions. Au bout d'un certain temps, nous fîmes effectivement des manœuvres. Dans le Massif Central, nous tirions à munitions réelles, puisque, paraît-il, les villages n'étaient plus habités. Nous fûmes bien surpris quand des gens émergèrent des décombres et encore plus surpris quand on nous annonça nos pertes. Il y avait six morts parmi les nôtres, car il paraît que l'on avait tiré trop court ! La même chose arriva en Normandie.

## **Dans le Sud-Ouest de la France**

A présent, les manœuvres se succédaient. On sentait qu'il fallait faire vite avec l'instruction. Ce matin là, nous prîmes le train pour Bordeaux où nous allions rejoindre d'autres unités *Waffen-SS*.

La musique du régiment était sur place et c'est à sa suite que nous dûmes parader au pas de l'oie à travers toute la ville et ceci à plusieurs reprises, sans doute pour faire croire qu'il y avait plus de militaires sur place qu'il n'y en avait en réalité. Après cela, en guise de dessert, nous dûmes marcher vers le camp militaire de Souge. Nous n'en pouvions plus. Petit à petit, nos gars s'affalaient sur le bord de la route où on les débarrassait de leurs sacs, puis, petit à petit, tous les sacs furent ramassés et les gars épuisés furent à leur tour ramassés et ceci jusqu'à Souge. Nous étions les derniers ! Avec les pieds en sang et nous n'eûmes plus le courage de nous installer dans les baraquements qui nous avaient été attribués : nous couchâmes cette nuit-là sur le sable, à côté des tranchées anti-raids aériens !

Nous étions sur le champ de manœuvres et occupés au tir sur cibles et c'est alors que se passa un événement si rapide, si imprévu, que nous en restâmes pantois. Nous avions l'habitude d'être survolés à longueur de journée par des avions de la base proche de Biscarosse. Cette fois-ci ce n'était plus un survol, mais un piqué sur notre groupe à terre pris en enfilade le long du champ de tir, suivit d'une grêle de balles qui n'atteignirent personne. Nous eûmes le temps, lors du survol, de voir la cocarde bleu, blanc, rouge ! Un avion anglais donc !!

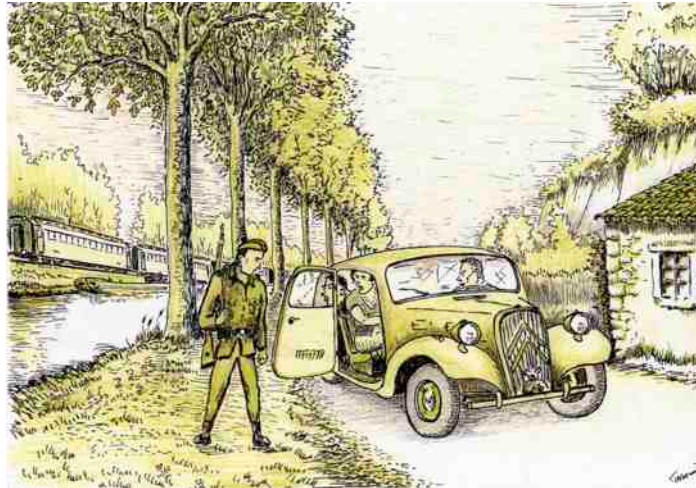
Pendant un circuit de routine sur nos camions, nous avions le temps long et bien sûr nous chahutions. Notre chef s'en aperçut. Il fit arrêter le camion et me fit descendre. Comme punition, il me fit réintégrer mon casernement à pieds ! Je devais rentrer seul, alors que nous étions obligés, en temps normal, de ne sortir qu'à trois et armés ! Que je sois puni de cette manière ne me dérangeait pas du tout, car il faisait beau et j'avais repéré les premières cerises le long de la route. La vie était presque belle !

## **Résistance ou Gestapo ?**

C'est alors que je me rendis compte qu'une traction me suivait au ralenti. Je remarquais qu'elle n'avait pas les fameux réservoirs à gaz sur le toit. Je me souvins en un éclair que mon arme n'était pas chargée. Un tas de choses me passèrent par la tête. A présent la voiture était à mon côté. Elle était occupée par deux hommes et une femme blondasse assise devant, pas du tout du style du coin. L'homme, à l'arrière, était assis sur une mitrailleuse anglaise Sten : le canon dépassait sous sa cuisse. Toujours poli, croyant avoir à faire à des Français, je les saluais d'un « Bonjour Messieurs-Dames ! » qui jeta un froid. La femme me répondit et me proposa de monter avec eux. J'avais cru d'abord avoir affaire à des partisans, mais leurs têtes ne me revenaient décidément pas. Suite à mon refus, la femme insista. Je leur répondis que j'étais obligé de rester à pieds à la suite d'une punition. Cela ne parut pas les convaincre, mais la femme claqua la porte et la voiture s'en fut. Je descendis mon fusil qui était en bandoulière et je fis monter une balle dans la culasse.

La voiture s'arrêta non loin, mais il est certain qu'ils m'avaient vu faire ; en plus, j'avais gardé mon Mauser à hauteur de la hanche. Ils me laissèrent approcher, puis m'invitèrent, sévèrement cette fois, à monter dans la voiture. Je répondis que je n'avais aucun ordre à recevoir de civils (j'étais à présent sûr que ce n'étaient pas des Anglais et surtout pas des

Français) ! La bonne femme, ne trouvant pas de réponse, claqua la porte et la voiture s'en fut. De suite, avisant sur la droite le Canal du Midi, c'est vers la gauche que j'opérais ma retraite. Passer la route, me couler dans un champ de blé fut l'affaire d'un instant. Au bout du champ, il y avait une falaise de calcaire que j'escaladais rapidement. Mon idée était de suivre cette dernière par sa crête, ce qui m'amena derrière une ferme sur laquelle j'avais une vue plongeante. La traction était garée là et les deux hommes étaient à l'affût au coin de la ferme. Un moment, je me tâtais pour leur envoyer un pruneau, sauf que je n'étais toujours pas certain de leur nationalité. Cependant, mon instinct me faisait flairer le Boche ! Il est évident que je ne mis plus un pied sur cette route.



J'eus la réponse à mes questions le soir même où j'étais de garde sur le pont de la Garonne à Lamagistère (Tarn-et-Garonne, à la pointe Ouest du département) – où était stationnée l'école de mécanique dont je faisais partie. Quand notre chef, un *Obersturmführer*, m'apprit que j'avais été appréhendé par la Gestapo à l'affût de déserteurs. J'ai appris par la suite qu'on avait fusillé à Toulouse des jeunes qui ont dû se faire avoir. Le fait que j'aie engagé la conversation en français a certainement désarçonné les gestapistes de la traction Citroën. Quant au chef, il fut puni pour m'avoir fait rentrer seul à pied. Il faut savoir que les gradés étaient responsables de la vie de leurs hommes. En me punissant de la sorte, il avait mis ma vie inutilement en danger.

### **L'Uscha Haag**

Les *Waffen-SS* ont souvent été décrits, mais je suis persuadé que, pour connaître leur mentalité, il faut avoir vécu avec eux. Je vais en décrire un, qui était mon chef. Ayant été promu son chauffeur je ne le quittais pas. L'*Uscha* (abréviation de *Unterscharführer*, l'équivalent du sergent) Haag était Allemand (ce qui était rare dans la Compagnie, la plupart étant Autrichiens). En veine de confidences, lorsque nous étions seuls, il me décrivit son parcours.

Jeune, il était tout comme moi *kaufmännischer Lehrling* (apprenti comptable). Il m'observait toujours ; le fait que je parlais français le servait puisque je m'occupais du ravitaillement. Mais Haag n'était pas dupe. Il sentait bien que je n'avais pas la fibre d'un *Waffen-SS*. Aussi s'employa-t-il à m'instruire (à me construire devrais-je dire).

Il m'avoua avoir eu un parcours analogue au mien jusqu'à son engagement à la Jeunesse hitlérienne. Il venait d'une bonne famille, mais, comme tous les jeunes Allemands, une fois embrigadé, tout lien familial était rompu. De *Pimpf* en *Hitlerjunge*, Haag (qui était le modèle même du parfait arien) entra, dès 17 ans, dans la SS. Il fut sélectionné dans la garde rapprochée et personnelle du *Führer*, poste qu'il tint un certain temps. Il s'engagea ensuite dans la *Waffen-SS* dès les événements de Pologne. C'est là que son dressage de *Waffen-SS* se révéla. C'est lui-même qui me raconta cette période de sa vie, s'efforçant toujours de me convaincre de prendre le même tournant. C'est en Pologne que s'appliqua ce qu'on avait inculqué aux jeunes Allemands, à savoir qu'il n'y avait qu'une race, la race arienne, qui devrait régir à l'avenir l'Europe. Tout le reste – juifs, Polonais, Russes, Noirs, Gitans – était des *Untermenschen* (sous-hommes). Haag m'avoua qu'en fin d'exécutions pénibles, c'est lui qu'on cherchait pour donner le coup de grâce aux survivants. Comment croire que celui que je servais, si correct, si propre, si bien de sa personne, si gentil avec les animaux était ce même tueur ?!

Lors de notre passage dans le Midi, Haag s'était épris d'une jeune Française. Je les découvrais au lit tous les matins lorsque je prenais mon service. Haag était d'une gentillesse infinie avec la fille. Nous nous parlions et, vu qu'elle ne comprenait pas l'allemand et lui pas le français, j'en étais réduit à être indispensable. Le couple fut séparé lorsque nous sommes montés en Normandie et bientôt Haag apprit que, dès notre départ, la Résistance s'en était pris à la fille et lui a rasé le crâne. Je crois que Haag devait vraiment l'aimer, car il est entré dans une rage folle ! Le connaissant, je crois que s'il en avait eu la possibilité, il aurait exterminé les auteurs de cet acte. J'ai appris à bien connaître d'autres soldats *Waffen-SS* qui ne se méfiaient pas de nous, portant l'uniforme comme eux, et qui se vantaient d'exactions dégoûtantes sur les peuplades russes.

Nous étions stationnés à Auvillars (Tarn-et-Garonne, à la pointe Ouest du département). Je crois que c'était en avril, mai et juin 1944.

### **Questions de nourriture**

Le jour de Pâques 1944, comme il n'y avait rien à manger, on nous a donné la journée de libre. Nous avons récupéré des salades parties en hauteur et les avons agrémenté avec de la *Salat-Tunke*, du vinaigre avec quelques taches d'huile.

Lorsqu'il y avait un bout de viande perdu dans la soupe, on appelait ça une *Sondermeldung* (en référence aux annonces radiophoniques spéciales faisant état d'un événement militaire majeur)!!

### **Interventions contre la Résistance**

Lorsque nous partions en expédition, des Français se pointaient pour accompagner l'unité. Ils désignaient les endroits à investir. Mais nous n'avions aucun contact avec ces gars-là qui, d'ailleurs, n'avaient pas besoin d'interprètes. En fait, les interventions contre les maquisards n'étaient pas programmées, sauf lorsque nous étions conduits par des civils français. Ils semblaient bien connaître nos chefs. En tout cas, ils rigolaient ensemble. Lorsque nous avions ordre d'investir un village, celui-ci était déjà encerclé.



Pierre Koenig en uniforme de *Waffen-SS*.

La photo a été prise lors d'une foire à Bordeaux.

« Je me souviens d'une mère maquerelle. C'était à Bordeaux, trois jours avant le Débarquement, après avoir opéré un ramassage de postes TSF. Nous avions une permission pour passer du bon temps en ville, dans le quartier chaud dont l'accès était barré par des planches : il était réservé à la *Wehrmacht*. Dans le bordel se trouvaient des officiers et des soldats allemands. La patronne du lupanar nous ayant remarqué s'exclama en français : « Ca y est, ils prennent les gars au biberon ! ». Je lui ai répondu en français. Il s'est avéré que c'était une fille de la région de Ribeaupillé ! Comme nous étions des compatriotes, elle nous a fait une omelette, puis nous a conduit dans une chambre. Mon copain, Georges Klinger (originaire d'Oberbruck), coinça la porte avec son fusil : il avait peur qu'une femme entre dans la pièce ! ».

(Coll. Koenig)

Après les razzias dans les villages (dont j'ai oublié les noms et les dates de nos passages), les *Waffen-SS* ont laissé sur place quelques malheureux villageois taxés de partisans. Le jeune homme qui était étalé devant moi, l'épaule fracassée par une balle, est mort faute de soins. Il avait été surpris par l'arrivée des troupes et avait essayé de s'esquiver par une fenêtre. Il avait à peu près mon âge et n'avait surtout pas l'air d'un guerrier ! Pour les Allemands, tout ceux qui n'obéissaient pas aux sommations étaient flingués sans rémission et, d'après les ordres du chef de Compagnie Schwarz, il ne fallait pas venir avec un blessé ! Ce qui voulait bien dire ce que ça voulait dire.

A son propos, je voudrais rapporter l'anecdote suivante. Cela se passait devant la troupe, avant notre engagement. Schwarz a averti tout le monde que s'il trouvait un *Überläufer* (un déserteur), il n'hésiterait pas à le tuer de ses propres mains ! Et qui ai-je retrouvé en Angleterre, dans le premier camp de prisonniers ? Schwarz ! Ce criminel avait survécu aux combats en Normandie ! Il m'a même adressé la parole, car il me connaissait par mes dessins. Il voulait savoir ce qu'était devenue sa Compagnie.

Les manœuvres dans le Massif Central – nous campions alors sous tente – prirent une autre tournure lorsque apparurent à la Compagnie des Français, coiffés de bérêts et habillés de blousons en cuir. Ces individus n'avaient nul besoin d'interprètes (en effet, quand ces gars-là étaient présents, on ne faisait plus appel à moi pour la traduction). C'est à leur suite que la

Compagnie se mettait en route et appliquait toujours avec la même tactique : encerclements de villages, fouilles de maisons, de hangars, etc.

Nous coupions les routes et faisons des contrôles. Pendant ce temps, des groupes investissaient des villages tôt le matin, d'autres étaient dirigés tout droit sur certaines maisons et granges dans lesquelles on découvrit des armes et des vivres. Le tout avait été fraîchement parachuté puisque les armes étaient encore enveloppées dans du papier huilé. A partir de là, nous fûmes équipés de mitraillettes Sten anglaises et notre popote fut agrémentée de boîtes et de confitures britanniques. Quant aux habitants des maisons, ils étaient parqués dans des enclos, puis par la suite emmenés dans des bus privés : on avait trouvé dans des cheminées des lampes torche pointées vers le ciel permettant la signalisation des sites de parachutages. Ce n'est qu'après la guerre qu'on a su que les gens interpellés et embarqués dans les bus étaient juifs. Comment les Allemands auraient-ils pu savoir ? De même pour les partisans qui étaient dénoncés bien avant les rafles.

L'imprévu, souvent, occasionnait la décision de rafles. Par exemple, nous faisons un arrêt dans un gros bourg, nous étions descendus des camions et allions vers les magasins et les fermes dans l'intention d'acheter du beurre, des œufs. En s'approchant d'une maison ou une ferme isolée, on fit feu sur le groupe en approche, tuant d'une balle dans la gorge un des soldats. Branle-bas de combat immédiat ! Une autre compagnie vint se joindre à la nôtre. Après contrôle, tous les habitants mâles furent rassemblés dans une grange. Mon ami Georges Klingler et moi-même, n'ayant aucune affectation puisque nous étions chauffeurs, nous allions d'un groupe à l'autre. Trois copains de Masevaux étaient en position derrière une mitrailleuse, tout à côté d'une grande maison entourée d'un jardin. Apparemment il s'agissait de la mairie. Nous étions en pleine discussion lorsque des rafales de mitraillettes furent tirées derrière les volets mi-clos ! C'est comme si on avait fouillé dans un nid de guêpes ! Aussitôt un feu nourri répondit sur la maison devenue cible. Notre chef, Schwarz, s'étant installé aux commandes d'un *Schützenpanzerwagen* (ou SPW, blindé semi-chenillé) avec lequel il gravit les marches du perron donnant accès à la porte qui fut défoncée. A ce moment-là, des grenades furent jetées dans la maison.

C'est alors que nous vîmes un groupe de civils sortir par l'arrière de la maison et essayer de passer par-dessous et par-dessus les fils de fer qui entouraient le jardin. Des rangées de groseillers les cachaient un peu, mais nous tous qui étions là avons vu le manège. S'étant un peu écartés du jardin, les partisans se levèrent pour courir vers un champ de blé. C'est à ce moment qu'un *Unterscharführer*, qui passait là, remarqua les fuyards. Il se mit à invectiver le groupe à la mitrailleuse en les exhortant à tirer. Mais mes copains connaissaient bien les défauts de la MG 42 : il suffisait d'une traction sur la bande de cartouches pour que l'une d'elle se mette de travers et bloque le mécanisme. A ce moment-là, il fallait ouvrir le capot, débloquer la cartouche bloquée, etc. Tout cela prenait du temps, le temps qu'il fallait aux fuyards pour s'esquiver et disparaître dans les bois.

Mais le *Uscha* n'était pas dupe ! Après avoir bien engueulé tout le monde, nous y compris, qui n'avions pas abaissé notre arme. Il voulut savoir de quelle compagnie nous étions, la réponse lui parut édifiante ! « *Ach Elsässer ! Sie werden von mir hören !* » (« Des Alsaciens ! Vous entendrez parler de moi ! »), puis il ajouta : « Tout cela est noté dans un carnet ! ». Pendant ce temps, la maison à côté de nous fut investie et les occupants - quelques hommes et femmes - en sortirent les mains levées. L'homme qui portait des bandes molletières était, paraît-il, un Anglais. Ils ont été emmenés loin de nous et nous n'avons pas assisté à la suite des événements. Sauf qu'une de ces personnes fut emmenée vers le centre du village où elle fut pendue à une ferraille sortant du mur. Nous dûmes regagner nos véhicules. Un autre groupe prit le relais dans le village.

Quant aux évadés de la maison, ils ne sauront jamais à qui ils devaient la vie !

Mon copain, Emile Kessler, de Dolleren (Haut-Rhin), fut gravement blessé lors d'une de ces attaques de partisans : il fut atteint de deux balles dans les poumons. Je ne saurai préciser à quel endroit. Vous savez, il ne nous était pas possible de retenir les noms de villages « visités », à part ceux où nous étions casernés.

Lors d'une de ces rafles dans le Massif Central, nous avions pour mission d'encercler un village. Les maisons étaient fouillées. La population était rassemblée dans un pré par nos compagnies, mais remise, une fois groupée, à des Allemands en uniformes noirs que j'identifiais comme des soldats de la « *Totenkopf* ». Je pense qu'ils étaient à la recherche de juifs. Il y avait là un vieux de plus de 80 ans. Après avoir parlementé, j'ai été autorisé à le ramener chez lui. En passant près d'un camion, j'ai remarqué qu'il y avait du feu à l'arrière. Bien plus tard, ce que j'avais vu ce jour-là m'a fait penser à une sorte de crématorium, sans que je puisse l'identifier. Les uniformes noirs les prirent en charge, entassés dans des bus civils français (qui apparemment nous suivaient lors de ces rafles).

Un matin, nous avons investi un village. Le chef m'a envoyé au bureau d'un architecte pour qu'il me remette les plans de la localité. Il fallait vérifier s'il y avait des souterrains partant du château ou non. Je partis donc avec un Allemand qui ne comprenait pas le français ; ce qui m'arrangeait pour discuter librement avec l'architecte. Je lui expliquais ma situation d'incorporé de force, etc. La mise en confiance fut difficile, mais il m'a donné les plans en disant : « Je peux vous les donner, car il n'y a rien ». N'ayant effectivement rien trouvé dans ce village, il ne s'y est rien passé.

Le débarquement approchait et il ne se passait pas un jour sans qu'il y eut des attentats, des dynamitages de ponts ou de rails. Aussi les déraillements étaient-ils monnaie courante et rendaient la circulation impossible dans le secteur. Par exemple, nous étions en service commandé à Bordeaux, les trains que mon copain – Georges Klingler, d'Oberbruck – et moi avons emprunté sautèrent trois fois sur le trajet. A chaque fois, on nous transférait sur un autre train venu nous récupérer de l'autre côté du pont détruit. Trois jours de route furent nécessaires pour aller de Bordeaux à Toulouse.

Les grosses grues à vapeur avaient fort à faire à remettre les locomotives et les wagons sur les rails quand ces derniers n'étaient pas trop abîmés. Sinon, on les laissait sur place en se contentant de dégager la voie. C'est lors de ce déplacement que nous avons appris par des soldats de la *Wehrmacht* le débarquement des Américains en Normandie. Tout d'abord ils n'osèrent pas nous parler, puisque cela était interdit. Nous ayant fait connaître comme Alsaciens non volontaires, nous pûmes parler de la situation de la guerre. La plupart des gars de la *Wehrmacht*, qui d'ailleurs venaient du front de l'Est, ne croyaient plus en la victoire de l'Allemagne.

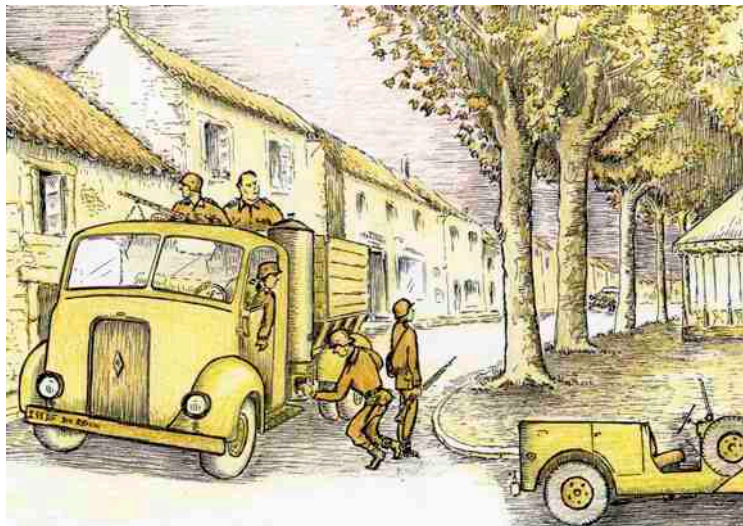
Je me souviens que, dans ce wagon, une femme nourrissait au sein son bébé. On regardait tous ! Ce n'était pas un spectacle courant à l'époque.

Pour conclure sur la Résistance, on investissait toujours les villages du Massif Central après une attaque ou des coups de feu tirés sur la troupe. Je n'ai jamais vu assassiner des gens. Je voudrais préciser que les arrestations n'étaient pas le seul fait des Allemands. Des Français, vêtus de blousons, savaient exactement où ils allaient et où il fallait qu'ils cherchent (dans telle grange, dans tel conduit de cheminée...). Et ils savaient aussi quand c'étaient des juifs qu'ils arrêtaient ; ce sont bien des Français qui ont embarqué des juifs dans des bus civils.

Je me souviens aussi d'un village où tous les habitants avaient des Sten encore emballées dans du papier de soie avec les munitions.

### Préparatifs de départ pour la Normandie

Sitôt la nouvelle du Débarquement annoncée, l'unité se prépara à rejoindre la Normandie. Nous avions raflé tous les « coucou » de la région, Gazogènes compris ! La belle affaire, personne n'y connaissait rien ! J'étais bien le seul à avoir vu fonctionner ces engins étant donné que nous en avions deux à l'usine où je travaillais dans le civil. Les batteries étaient la plupart du temps bien malades et en plus, comme nous devions insister beaucoup pour faire du gaz, il n'y avait plus grand jus pour faire tourner le moulin ! C'est à la tirette, avec un autre camion, que nous avons ramené notre engin dans la petite ville (un bourg près de Lamagistère) où nous tournions autour de la place sans succès.



Mon chef s'en alla quérir un mécanicien avec un copain alsacien. Pendant ce temps, je m'en fus acheter du pain dans une boulangerie tout près. M'entendant parler français, les femmes du magasin me mirent en garde : à l'autre bout de la place, les partisans mobilisaient les voitures à leur tour ! Les gens nous supplièrent de ne pas intervenir, ce qui n'était absolument pas dans nos intentions. Mais il fallait absolument que nous quittions les lieux, car le Vieux réagirait certainement autrement.

Je me mis donc à réfléchir : ce foutu moteur donnait de temps en temps l'impression de vouloir partir, ce n'était donc pas le gaz qui était en cause. Le capot était ouvert. Je me mis à ôter le chapeau du distributeur et je compris... Le linguet de distribution avait été « foiré » (intentionnellement certainement) et donnait du jus de temps en temps. Il m'a suffi de caler la tête avec un morceau de journal et l'engin partit à la première sollicitation.

Le chef revenait avec mon copain. Ils n'avaient trouvé personne et pour cause, tout le village était en émoi (ce que nous nous gardâmes bien de révéler au Vieux).

Nous nous en fûmes tranquillement. Les paysans, ayant entre-temps appris que nous étions Alsaciens, nous laissèrent passer sans encombres, trop heureux de ne pas être dérangés dans leurs affaires. Il faut dire que nous étions connus dans le secteur ; nous avions même refilé à plusieurs reprises de l'essence aux maquisards !

Nous étions sur la route vers Bordeaux, en vue de monter en Normandie. Juste devant un garage nous venions d'attraper un plat. La roue de secours étant aussi à plat, il n'était plus question de continuer. Il fallait réparer. Je me mis donc en quête du mécanicien de la station. Il y avait un petit bureau avec une secrétaire qui était occupée avec un client. J'attendis donc mon tour. Le client, qui en avait certainement pour un certain temps, s'effaça pour me laisser passer. Je répondis en français que je n'étais pas pressé, d'autant que j'avais pu entendre dans la conversation qu'on était en attente de courant qui ne serait rétabli que dans l'après-midi (il fallait du courant pour vulcaniser la chambre à air). La secrétaire, ainsi que le client, me regardèrent d'un drôle d'air en m'entendant parler français. La fille appela son patron pour me confirmer qu'il fallait attendre sans doute. Le monsieur était très affable et nous nous mîmes à discuter de choses et d'autres. Il me demanda au bout d'un moment pourquoi j'étais soldat allemand ? J'avais l'habitude de susciter cette réaction avec les Français du coin. Il fallut bien, une fois de plus, raconter notre aventure d'Alsaciens...

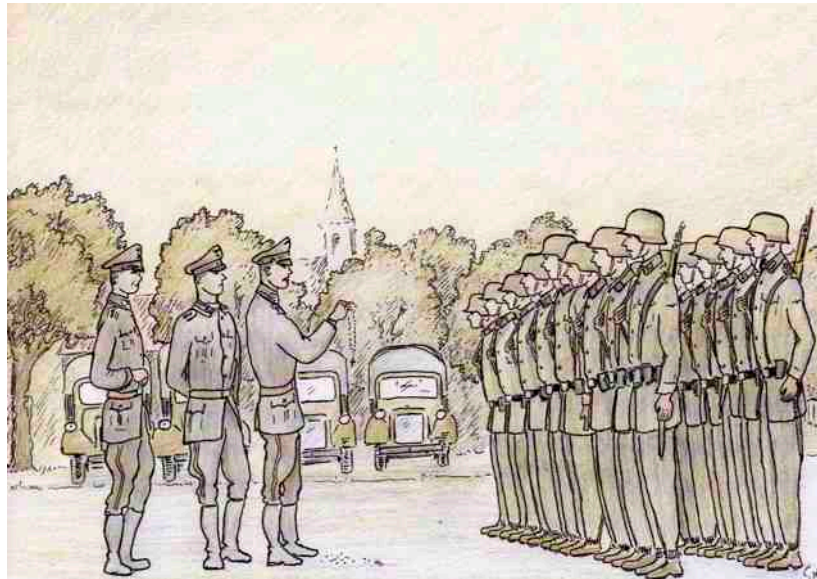
D'autres bonshommes se joignirent à notre dialogue et voulurent certainement voir si j'étais sincère dans mes propos, car il y avait au mur des photos où je reconnaissais le général Koenig, mon homonyme, le général De Gaulle, bien évidemment, ou encore Leclerc et d'autres que je ne connaissais pas. Etant à présent sûr de la véracité de mes propos, mes gaillards me proposèrent de me garder avec eux : ils m'affirmèrent qu'ils faisaient partie de la Résistance. Le chef, qui m'attendait dehors, ne semblait pas leur poser problème : ils allaient le liquider ! Ce à quoi je leurs répondis qu'il était encore un peu tôt pour ce genre d'exercice... Je dus mettre en évidence le comportement de la *Waffen-SS* dans des cas pareils : prise d'otages, fusillades de civils, etc. Ils étaient un peu inconscients ! C'est le moins que l'on puisse dire.

Bref, nous trinquâmes à la réussite du Débarquement et je dus leur promettre de me tirer dès que je le pourrais, ce à quoi je réfléchissais depuis longtemps. Quand mon chef me vit revenir avec un pneu neuf, il me fit la remarque suivante : « Je me demande ce que tu as de nouveau pu raconter à ces gars ! ». Il faut dire qu'à l'époque, il était quasi impossible de trouver un pneu.

### **Un chapelet et un drapeau tricolore**

Il nous était absolument interdit d'exercer ou de montrer sa foi. Un matin, comme d'ordinaire, nous étions alignés devant nos véhicules. S'amena le chef de Compagnie avec, en main, un *Brustbeutel*, un petit sac en cuir porté autour du cou contenant quelques gris-gris, on peut le dire ! Bref, ce *Brustbeutel* avait été perdu par un des nôtres. Innocemment, le chef demanda que veuille bien se présenter le propriétaire pour le récupérer. Personne ne se présenta et pour cause ! Le chef savait fort bien ce que contenait le *Beutel*. Il l'ouvrit et en sortit un rosaire avec une croix. Il exhiba le rosaire en ricanant. Il défit ce dernier grain par grain et écrasant ces derniers avec sa botte. Il nous gratifia d'un sermon rageur, mais ce fut pire lorsqu'il exhiba un petit bout de drapeau tricolore ! Là, il nous promit que nous devions perdre les illusions que nous pouvions entretenir sur nos intentions de nous rendre aux Américains. Il nous dit textuellement ceci : « *Wir werden schon dafür sorgen dass Ihnen die Lust des Überlaufens vergehen wird* » (« Nous allons faire en sorte que l'envie de désertir vous passe ! »). Ce qui voulait dire qu'ils allaient nous compromettre de telle façon que nous n'oserions plus nous rendre. Les actions sur les civils français (je pense qu'Oradour était une réponse à des faits comme l'histoire du chapelet et du petit drapeau tricolore) plus tard vinrent confirmer ces prédictions. Une chance que tout cela se soit passé lors de la retraite des

Allemands ! Qu'est-ce que cela aurait été lors d'une offensive ? Voire plus tard, comme à Malmédy ? Ce jour-là aussi, je sus qu'il était grand temps de mettre les voiles. Je me dois de préciser que le *Brustbeutel* appartenait à Gérard Ast, de Dolleren (Haut-Rhin).



A la suite de la découverte du petit bout de drapeau français, les chefs devinrent plus mauvais. S'ensuivirent des séances de dégradations de la personnalité à tous les niveaux. Un exemple type : le contrôle d'hygiène corporelle où il fallait se présenter nu et où il fallait enregistrer les réflexions désobligeantes pour tous - la *Schwanzparade* (« parade des queues »), c'est ainsi qu'on appelait cet épisode – accompagnées de toutes les dénominations vulgaires sur nos corps : « *Wie stehen Sie da ? Wie ein vollgeschissener Strumpf !* » (« Comment vous tenez-vous là ? Comme un bas plein de merde ! ») ou bien « *Sie stehen da wie ein hingeschissenes Fragenzeichen !* » (« Vous êtes planté là comme un point d'interrogation qu'on aurait chié là ! »). Le plus anodin, devant la troupe, était : « *Kopfhoch ! Bauch rein ! Finger lang ! Arsch raus !* » (« Tête haute ! Ventre rentré ! Doigts tendus ! Cul en arrière ! »). Lorsqu'on s'avisait d'y répondre « *Ja, aber ich glaubte...* » (« Oui, mais je croyais... »), on déclenchait inmanquablement la phrase « *Sie haben nichts zu denken ! Sie haben die Befehle auszuführen ! Das Denken müssen Sie den Pferden überlassen. Die haben ein grösseren Schädel, wie sie !! Also geeigneter zum Denken !* » (« Vous n'avez pas à penser ! Vous avez à obéir aux ordres ! Laissez aux chevaux le soin de réfléchir, ils ont une plus grosse tête que vous !! »). Et ainsi de suite. Les versets envers les hommes mariés étaient tellement dégradants que certains craquaient et fondaient en larmes le soir à la chambrée. Certains avaient plus de trente ans et avaient déjà servi dans l'Armée française où l'homme gardait sa dignité ! Nous autres avions déjà fait le *Reichsarbeitsdienst* et étions immunisés à l'encontre de ces inepties vocales et autres.

## A La Chapelle d'Aligné

Tout le monde savait qui nous étions, même dans les villages en arrière du front. A La Chapelle d'Aligné (Sarthe, à 15 kilomètres de La Flèche), par exemple, tout le monde nous connaissait. C'est là que nous occupions un garage dont le propriétaire était prisonnier en Allemagne. Nous étions très bien reçus et, tous les soirs, nous étions invités chez l'un ou

l'autre. On nous fit même des confidences : un gars nous signala qu'il se passait des choses dans les forêts aux alentours ; la rumeur parlait de tirs de V1 !! Lors de notre départ, la dame du garage nous fit même de vivres : c'était pour nous remercier d'avoir si bien tenu les lieux. C'est aussi à La Chapelle (près de La Flèche) que nous avons fêté le 14 juillet... à la grande surprise des habitants ! En effet, nous étions au repos à La Chapelle d'Aligné et, n'ayant rien à faire, nous nous sommes retrouvés dans un café du village où il y avait déjà quelques clients. Nous étions le 14 juillet 1944. Ce matin-là, j'avais fait la connaissance d'un *Unterscharführer* très sympathique, qui en était arrivé à détester la *Waffen-SS* et ses comportements. Nous voyant fêter le 14 juillet, il fallut bien lui expliquer ! Il s'associa à nos libations, ainsi que tous ceux du bistrot.

Nous avons mis la main sur un gramophone équipé de disques : *La Marseillaise* ainsi que *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine*. C'est en procession que nous déambulâmes dans les rues de La Chapelle, avec en laisse en tête de colonne notre *Spiess*, qui s'était largement associé à notre fête. Mais une fois saoul, il ne devait plus comprendre grand-chose à la tournure prise par les événements... heureusement !

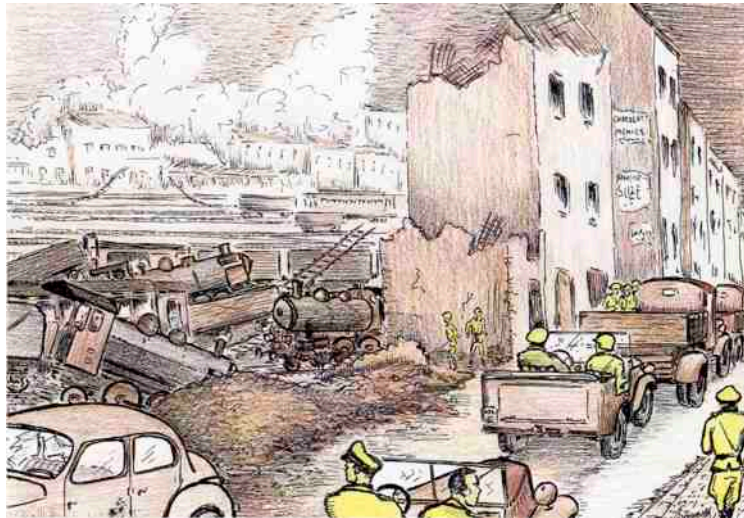
Un gars de chez nous avait mis la main sur des engins fumigènes et ces derniers contribuèrent à rehausser nos festivités ! Aucun de nous ne pu expliquer le lendemain le déroulement de la fin de la fête. Nous nous sommes réveillés à l'école qui nous servait de dortoir. Bientôt, notre *Spiess* vint faire l'appel comme tous les matins. Il ne fit aucune allusion à ce qui c'était passé le jour d'avant.

Nous avons été informés de suite de l'attentat contre Hitler (20 juillet 1944) par le chef Schwarz qui avait fait rassembler toute la Compagnie. Il déclara que toute la *Wehrmacht* était à présent suspecte et que nous restions le pilier du national-socialisme ! Il nous était désormais défendu de converser avec des gens de la *Wehrmacht* et également de les saluer (« *den Gruss abzunehmen* »). C'était à eux de nous saluer. En entendant ce discours, nous, les Alsaciens, buvions du petit lait !

Un jour, nous venions de toucher notre ration de pain à moitié pourri. En rompant la miche pour la partager, j'avais beau écarter les bras, l'intérieur du pain était moisi et pâteux et tirait des fils sur toute la largeur. Ce que voyant, deux femmes qui nous côtoyaient s'exclamèrent : « Mon Dieu, ce sont des Allemands ! Mais je les plains de devoir manger pareille cochonnerie ! ». Elles furent bien surprises lorsque je leur répondis en français ! Je dus leur expliquer que la chose était courante et, surtout, comment nous nous trouvions en cette compagnie et dans cet uniforme ! A la suite, nous fûmes invités à dîner chez l'une et l'autre. Nous devînmes amis de la famille et tout le village connu nos destinées. Lors de notre départ pour le front, nous avions nos musettes bourrées de victuailles... auxquelles je n'eus pas l'occasion de goûter, car mon camion fut touché et incendié à quelques kilomètres de là.

## **De Poitiers à Saint-Lô**

Nous avons subi les attaques des Alliés bien avant notre arrivée au front. Nous étions en train de monter vers la Normandie et venions d'entrer dans la banlieue de Poitiers. Les sirènes se mettant à hurler, la colonne stoppa. Mais il nous était bien sûr impossible d'en sortir, aussi dûmes-nous attendre la fin du bombardement, qui, à présent, faisait rage sur le quartier de la gare. Quand tout fut enfin terminé, la colonne se remit en marche et, au passage des environs de la dite gare, nous pûmes constater les effets du bombardement.



Avisant un officier de la *Luftwaffe* qui circulait sur le trottoir, ce dernier me rappela quelque chose... En effet, en venant de plus près (la colonne avançait lentement), j'eus la surprise de reconnaître l'ancien maire de Masevaux que je connaissais bien ! Avant mon départ, je travaillais aux Etablissements Isidore André, à Masevaux, ayant à faire journallement des commissions pour la boîte à la mairie. Je voyais donc tous les jours le maire qui me gratifiait, à chaque entrevue, d'un sempiternel « *Heil Hitler* ! ». Mon chef, voyant ma réaction, me demanda ce qui se passait. Je lui révélais donc ce qui m'arrivait. Croyant bien faire, il arrêta la voiture (une Mercedes) pour que je puisse aller saluer l'officier. Je l'en dissuadai de suite et lui demandais de continuer la route... Il en fut étonné et se demanda ce que j'avais bien pu fabriquer dans le civil...

Nous venions d'essayer une attaque de chasseurs anglais qui s'en étaient pris à notre convoi. C'est d'ailleurs la première fois que je voyais tirer des roquettes d'un avion. Comme le feu sortait par devant comme par derrière, je croyais que l'avion était touché. Plusieurs camions flambaient et, comme ils étaient chargés de munitions, plus personne ne pouvait plus passer la route. Nous étions obligés de nous camoufler et de plus, nous cassions nos pare-brises, car c'était à cela que nous devions d'être souvent repérés. En effet, le miroitement d'une glace ou d'une fenêtre suffisait à vous faire mitrailler aussitôt !

Nous avions à peine commencé notre travail que quatre *Jabos* (des *Thunderbolts*) nous prirent dans leur ligne de mire. Je vis, à mon grand étonnement, un des avions qui nous survolait faire un tonneau et le pilote tomber du cockpit ouvert ! Son parachute s'ouvrit à la cime des arbres et il alla atterrir dans le champ voisin. Son porte-document alla se perdre dans le bosquet à côté de mon camion. L'avion, lui, alla s'écraser un peu plus loin. Le pilote fut fait prisonnier. Il était indemne, malgré que plusieurs *Waffen-SS* lui aient tiré dessus. Il faut dire que la plupart des avions qui s'attaquaient à nous, volaient la verrière ouverte et battaient de l'aile pour mieux repérer ce qui se passait au sol. Mais le pilote qui était tombé avait dû faire une fausse manœuvre, car, à cette hauteur, il n'y avait pas lieu de faire un tonneau et, de plus, il ne devait pas être sanglé.

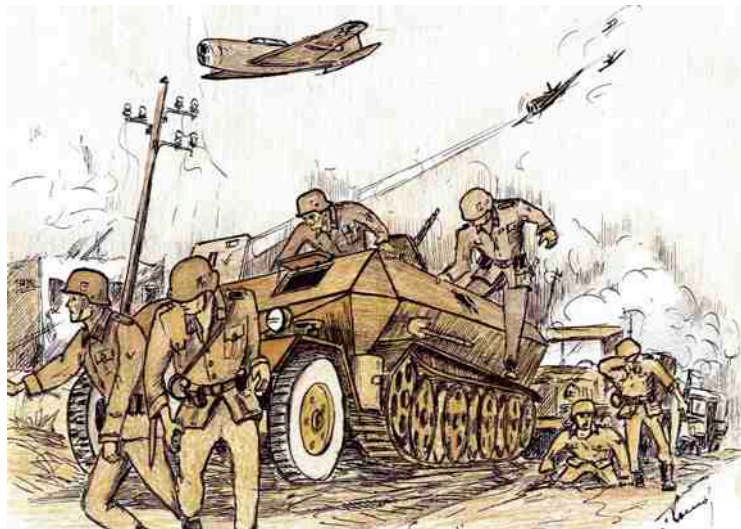
Un exemple de ce qu'il ne fallait pas faire. A Saint-Lô, dès le matin, un avion d'observation tournoyait au dessus du secteur. Les anciens de la *Wehrmacht* se contentaient de se cacher ! Nous fîmes de même. J'avais été voir au fond du parc une unité de *Flak* (défense aérienne, DCA) qui s'était installée là. Eux aussi se contentaient d'observer l'avion qui

survolait le secteur toujours plus bas. Enfin, n'y tenant plus, les artilleurs lâchèrent un feu nourrit vers l'intrus... qui vira aussitôt vers les lignes américaines. Quelques minutes plus tard, on ressentit une espèce de mini secousse dans le sol. Les soldats de la *Wehrmacht* avaient déjà compris de quoi il s'agissait et nous entraînaient dans la cave, juste avant une grêle d'obus sur le secteur ! A la fin de la canonnade, nous mîmes le nez dehors pour évaluer les dégâts.

La batterie de DCA avait reçu de plein fouet les salves et on était en train de ramasser les blessés sur des motos à side-car pour les évacuer sur un poste de la Croix-Rouge. Les autres, par terre, n'avaient plus besoin de soins. Un peu plus tard, ce fut départ vers Caen. Nous avions appris à nous méfier des avions observateurs.

### Les « Jabos »

Voilà un aperçu de ce qui se passait sur les routes de Normandie, de jour, jusqu'à ce qu'on ait compris que tout trafic était devenu impossible. Donc, tous les changements de position se faisaient de nuit, sans lumière. Il fallait asseoir un homme sur une aile du véhicule pour aider à guider le chauffeur. Sous les gros arbres bordant les routes, l'obscurité était tellement opaque qu'il fallait armer les gars assis sur les garde-boue avant des véhicules de baguettes leur permettant de tâter l'arrière du véhicule qui le précédait, lui-même muni d'un drap blanc à l'arrière. Les nouveaux véhicules qui nous parvenaient étaient livrés sans ampoules électriques d'aucune sorte ! Plus de compteurs, plus d'indicateurs, les emplacements sur les tableaux de bord restaient béants, vides.



Nous avons finis par trouver l'endroit où camper notre Compagnie. Il faisait déjà sombre et nous allions, comme d'habitude, camper sous notre camion. A deux pas de là, je crus discerner des croix ?! Ce qui était assez étonnant de la part de la *Waffen-SS* qui nous avait fait abjurer toute religion et toute croyance. Un frisson me parcourut le dos lorsque je m'approchais des croix, car je savais que j'allais inévitablement découvrir le nom de copains (je me souviens surtout d'un chic type de la vallée de Thann ; il était ambulancier, mais je n'ai pas retenu son nom) qui nous avaient quitté il y a trois jours, le temps que nous avons mis à trouver la Compagnie. Les pauvres avaient été engagés contre les Anglais à Caen et la

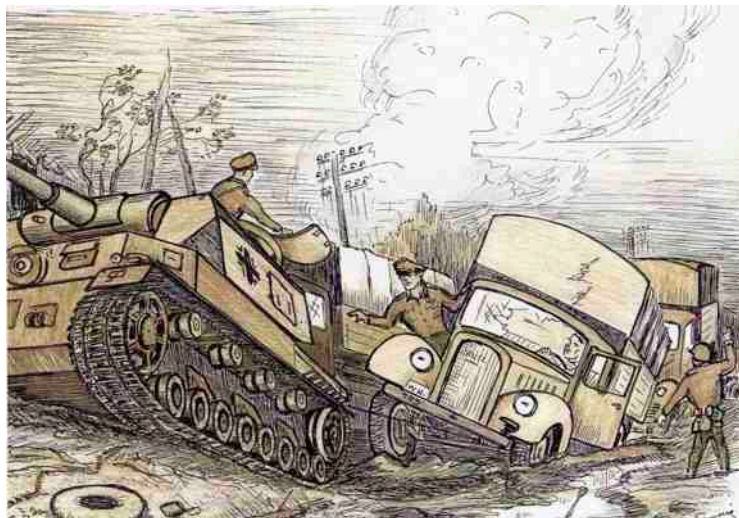
Compagnie avait été proprement décimée, par la suite nous avons pu apprécier l'ampleur du désastre.

Pour la bonne compréhension du récit, je me dois de préciser que je faisais partie du groupe de mécaniciens dont la Mercedes découverte était munie de tous les outils nécessaires pour réaliser des réparations d'urgence sur les véhicules de la colonne. Nous étions donc restés en intervention et, de ce fait, nous avons perdu le contact avec le reste de la Compagnie.

La plupart de mes copains de Masevaux (Pierre Weiss, qui est mort quelque part, Ernest Fischer, Maurice Gaschy, Haas, Maurice Daegelen, Marcel Koenig et Jean Foltzer) ont disparu lors de ces engagements aux alentours de Caen. Certains ayant eu la chance de pouvoir se rendre aux Anglais (qui connaissaient le problème des Alsaciens) et sont revenus à Masevaux sous l'uniforme français.

Nous étions trois de Lauw ! Thiébauld Seiller est mort et Jean Boegly a perdu son bras droit. Quant à moi, j'ai été emmené aux Etats-Unis et ne suis revenu au pays que le 13 juin 1946.

Voici un autre aperçu de l'enchevêtrement de véhicules sur les routes normandes. Les terrains d'atterrissage étant devenus impraticables (un flot de camions de la *Luftwaffe* essayaient de sauver ce qui pouvait l'être ; c'est même d'eux que nous touchions de l'essence), on essaya de sauver les matériels à l'aide des gros camions disponibles. Malheureusement, les routes étaient devenues des bourbiers et dès que les roues, côté fossé, roulaient sur le bas-côté, ce dernier s'effondrait, couchant irrémédiablement les camions lourdement chargés sur le côté.



On essaya bien de sortir les véhicules embourbés à l'aide des chars. Ces derniers étaient assez puissants pour cela, mais on n'avait pas de câbles, ni de chaînes assez résistants. Si bien qu'en fin de compte, on faisait sauter camions et chargements, ce qui n'arrangeait rien puisque, le plus souvent, cela bloquait la route. Plus tard, j'ai constaté que le matériel américain était extrêmement performant puisque chaque véhicule engagé sur le front était à quatre roues motrices, pour le moins, et à trois ponts moteurs. En plus, la plupart de leurs matériels étaient équipés de treuils, avec environ 100 mètres de câbles en plusieurs sections, qui permettaient n'importe quel dépannage.

Maintenant nous n'avions plus aucun répit sur les routes de Normandie. Nous assistions impuissants à la démolition de nos camions, le ravitaillement n'ayant pas eu le temps de se

camoufler. Adieu les réserves d'essence ! Les fûts partaient comme des fusées. Les avions qui nous attaquèrent ce jour-là étaient des *Typhons* anglais armés d'une arme nouvelle à l'époque : les roquettes. Le départ sur l'avion était assez impressionnant, car le feu sortait derrière comme devant. Lors du départ, les impacts, eux aussi, étaient performants, car ces roquettes perforaient tous les blindages.

Au bout du pré, le long de la route, personne ne pouvait plus passer. Par contre, on bénéficiait d'un super feu d'artifice. C'était particulièrement vrai vers le soir où presque chaque balle laissait une traînée lumineuse, car tout le monde tirait avec des balles traçantes. Les traçantes étaient insérées parmi les autres balles perforantes et normales dans les bandes de mitrailleuses. Elles devaient permettre l'ajustement des tirs.

En Normandie, nous manquions aussi de pneus et de pièces de rechange. Nous nous rabattions sur les véhicules abandonnés pour récupérer tout ce qu'il était possible. Mais les Allemands avaient raflé des véhicules tellement disparates qu'il était difficile de faire son marché. En plus, on avait le plus souvent fait sauter les véhicules qu'on abandonnait pour qu'ils ne soient pas récupérés par l'adversaire.

Ce jour-là, plusieurs milliers d'appareils bombardèrent le secteur, nous ne sortions plus de nos trous creusés à la hâte. Nous étions aux premières loges pour admirer le spectacle. En premier lieu vinrent des chasseurs et des *Mitchell* bimoteurs qui s'en prirent à la DCA, la *Flak*, l'artillerie anti-aérienne qu'ils semblaient vouloir repérer pour la neutraliser, ce qui ne réussit pas tout à fait : lorsqu'une nuée de quadrimoteurs se montra, plusieurs furent touchés et s'abattirent en flammes. En général, certains occupants réussirent à sauter en parachute, contrairement à ceux qui reçurent un impact en pleine cabine, coupant l'avion en deux.

Un autre, avec deux moteurs en flammes, réussit à regagner les lignes du front où il s'abattit enfin ! L'objectif était certainement de sauter en territoire ami. Une demi-douzaine de quadrimoteurs s'abattit sur le secteur. Plusieurs milliers d'avions participèrent à cette opération ce jour-là. J'ai appris plus tard qu'il y avait eu 3000 avions engagés. Les B.17 quadrimoteurs arrivaient toujours par vagues d'une vingtaine d'avions, volants à différentes altitudes. Les avions faisaient plusieurs rotations France-Angleterre.

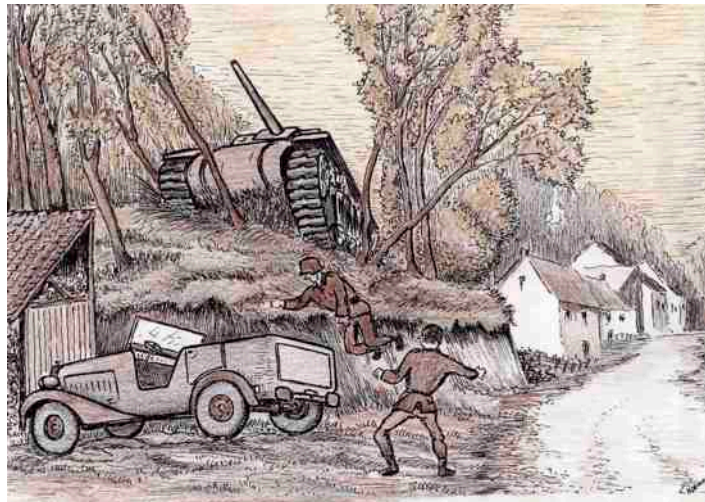
Plus question d'entreprendre un quelconque travail. Fourrés dans nos trous, nous avions le temps d'observer la tactique des vagues d'avions. Après avoir lâché un tapis de bombes, le dernier du groupe (composé en général de vingt-cinq B 17) lâchait une fusée violette. Les suivants lâchaient leur tapis de bombes à cet endroit. C'était aussi simple que cela : il suffisait d'être au plus prêt du front pour être épargné, car, vu de là-haut, il ne devait pas être facile de voir où se trouvaient amis et ennemis. Une fois la tactique des tapis de bombes comprise, il n'y avait plus qu'à observer le lancement de la fusée violette. Cela dura du matin au soir.

Voilà un exemple où le P.38 nous a fait courir. Nous voulions nous mettre en camouflage sous un gros pommier, au milieu d'un champ de blé. Conscients d'être repérables, à cause des blés écrasés signalant notre passage, nous étions en train d'essayer de relever les tiges couchées lorsque se montrèrent quatre P 38. Battant de l'aile pour augmenter leur angle de vue, j'étais persuadé que nous étions repérés. J'exhortais mon copain Georges Klingler à courir vers la levée de terre qui bordait le champ ; de là, nous pouvions observer vers la gauche comme vers la droite.

A peine installés, un des chasseurs arriva en rase-mottes suivant le tracé des blés couchés. Soupçonnant la présence d'un véhicule sous l'arbre, il lâcha une bordée avec ses armes de bord. Les balles effleurèrent le haut de notre véhicule, détruisant un pot de saindoux que nous

avons récupéré dans une ferme. L'avion revint faire un tour d'observation, mais ne voyant monter aucune fumée, il n'insista pas, estimant qu'il ne devait finalement pas avoir de véhicule sous l'arbre. En fait, notre voiture avait échappé à la destruction parce qu'elle était trop basse sur roues !

Les plus belles pagailles étaient occasionnées par la présence sur les routes de colonnes hippomobiles et automobiles, camions, blindés, etc.... L'artillerie tirant au beau milieu des colonnes, les chevaux effrayés cassaient et déchiraient leurs harnachements, s'enfuyant à travers champs tout en traînant des restants de timons et de trains avant. La nuit, cela était encore pire et il fallait avoir des nerfs solides pour rester au volant. De temps à autre, des fusées blanches éclairaient la scène, affolant encore davantage tout le monde car, en général, des tirs d'artillerie suivaient. Je me vois encore avec mon véhicule, arrêté à côté d'un camion incendié dont les pneus en flammes illuminaient toute la colonne. En fin de compte, j'ai pris une pelle et j'ai jeté de la terre sur le feu pour l'atténuer ou, si possible, l'éteindre. Du haut de sa tourelle de char, un officier, m'ayant vu faire, me félicita, estimant que j'étais le seul dans cette colonne à avoir des couilles. Ce n'était pas ça du tout, mais bien la frousse d'être repéré qui me faisait agir !



### Face à face

Ce matin-là, nous pensions être loin du front, car nous avons roulé toute la nuit (en fait, nous divaguions à travers la Normandie sans savoir où nous étions). Je me mis donc en quête d'un endroit pour dormir. J'avisais un tombereau qu'il suffisait de garnir de paille. A la ferme d'en face, des soldats étaient en train de faire leur toilette ! Comme nous, ils étaient vêtus de sous-vêtements bruns, donc des copains ! A leur suite, nous allions faire nos ablutions et je me mis à frapper à la porte de la ferme. Personne ne répondit et la porte était fermée. La poussant, je constatais que la table était garnie, ce qui me parut curieux. Je me servis quand même d'un bout de pain. J'eus bientôt la réponse à cette énigme.

A présent, nous étions en train de mieux camoufler nos véhicules, mon copain Georges Klingler, d'Oberbruck (Haut-Rhin), et moi. J'étais monté sur le bord du chemin pour casser des branches lorsqu'une déflagration me jeta à terre. L'obus avait dû passer sous mon nez et était allé exploser à côté de mon véhicule ! La suite fut confuse, mais rapide : nous étions à présent mitraillés à bout portant ! La voiture ne démarrant pas – et pour cause (le câble du démarreur était coupé) –, c'est à la poussette que nous filâmes sur la route. La voiture partit en

hoquetant. Nous venions de passer la matinée au milieu des Américains ! Eux, comme nous, portaient des sous-vêtements bruns. C'est lorsque nous avons mis nos uniformes que nous avons été reconnus.

A peine roulions-nous sur la route – mon chef conduisait la voiture –, que je jetais un coup d'œil vers l'arrière. Quatre *Jabos*, en enfilade, fonçaient droit sur nous. Un camion en feu nous barrait le chemin. Il venait d'être descendu par les avions, qui, à présent, nous avaient dans le collimateur. A peine en avais-je informé mon chef que ce dernier jugea très vite le danger la situation et nous envoya dans le fossé (il n'y avait pas d'autre alternative à cause du camion en flammes au beau milieu de la route). Je ne sais plus très bien comment nous nous sommes sortis. Je sais que j'ai passé par-dessus le capot, la vitre avant était heureusement baissée ! Nous nous sommes retrouvés dans un bouquet d'orties et c'est à quatre pattes que nous avons gagné le bois tout près. Les avions revinrent à la charge, mais ne purent nous ajuster car le camion en flammes dégageait à présent une épaisse fumée. Mon copain Georges Klinger nous avait rejoint. Sa 202 était arrêtée au beau milieu de la route. Tous ensemble, et avec l'aide de soldats passant là, nous sortîmes notre véhicule du fossé et, à nouveau à la poussette, elle démarra. Avec beaucoup de précaution, nous passâmes à côté du camion en flammes et, par miracle, nous retrouvâmes le sigle de notre unité (qu'on apposait en principe pour indiquer le passage de la Division) qui était stationnée à deux pas de là. Il était temps ! La roue avant droite était à plat, ainsi que la roue de rechange sur l'aile avant qui avait été traversée par une balle provenant de la même rafale qui avait coupé le câble de démarrage. Les bombes lâchées par les avions avaient défoncé la route juste derrière nous !

### **Des soubresauts dans le sol !**

Après avoir roulé toute la nuit, nous nous sommes retrouvés dans un nouveau secteur soi-disant loin du front. Pourtant, en y regardant de plus près, on voyait le sol haché suite à des tirs de shrapnels. Nous nous sommes mis à la recherche d'eau, mon copain Georges Klinger et moi. Nous sommes tombés sur une ferme où trônait une margelle de puits au milieu de la cour. A côté du puits, il y avait un beau cerisier garni de fruits ! Georges voulut absolument monter sur l'arbre, mais je l'en dissuadai, voulant d'abord tirer l'eau du puits. Ce faisant, je vis que la ferme était occupée de parachutistes allemands qui nous observaient tout en restant à couvert.

C'est alors que je ressentis ces drôles de soubresauts dans le sol que je commençais à connaître. De suite, j'entraînai mon copain vers la ferme à côté de laquelle était creusée une tranchée. A présent, les obus s'abattaient sur la ferme et les alentours. Je savais pourquoi les paras se cachaient ! Le fronton de la ferme vacillait et risquait de s'abattre sur notre trou. J'eus bien du mal à retenir Georges qui voulait fuir. Mais dehors, à mon avis, c'était la mort certaine tellement le tapis d'artillerie était intense et serré sur le secteur. Bientôt, le calme revint et je pus constater que si nous nous étions mis à cueillir des cerises, nous ne serions plus de ce monde : l'arbre gisait par terre. Vite, nous avons quitté les lieux pour aller creuser des trous de protection près de nos véhicules, car, à présent, l'artillerie allemande répondait. Le secteur ne tarderait pas à devenir très chaud.

Nous avons passé trois jours et autant de nuits dans une balade infernale, après avoir travaillé toute la journée à réparer des véhicules. Mon chef m'affecta à la conduite d'une *Matford* avec un blessé à bord. Je ne fus pas long à constater que la direction tirait à droite ! A la première halte, en tâtant un pneu avant, je constatais que ce dernier était brûlant. Il ne fut pas long à

exploser. Je dus réparer, changer de roue en pleine nuit à côté de colonnes se suivant. Au bout du compte, je n'avais plus de rustines. Je roulais donc jusqu'à ce que nous trouvions une voiture abandonnée du même type sur le bord de la route : récupérer les roues nous permettait de poursuivre notre chemin (nous ne savions pas où nous allions, ni où nous étions !)

Le jour venant, il fallut organiser l'ordinaire et constater l'origine de nos pannes qui provenaient de l'accrochage, par le pilote précédent, de la barre de direction qui était irrémédiablement faussée. Le jour suivant, nous épuisions nos stocks de roues. A présent, je roulais sur les jantes. Notre blessé couché à l'arrière, geignait à chaque cahot. Notre carburateur s'étant mis à déverser l'essence sur le moteur, je dus arrêter ce dernier. Constatant que la colonne montante était composée de véhicules de notre Compagnie, j'ai arrêté un camion piloté par un copain. Celui-ci me prit à la traîne derrière une autre *Matford* en panne ! Le blessé fut placé sur un autre véhicule. Quelle nuit ! Le lendemain, avec les deux *Matford*, nous avons réussi à en réparer une ; l'autre est restée sur place, dans le fossé.

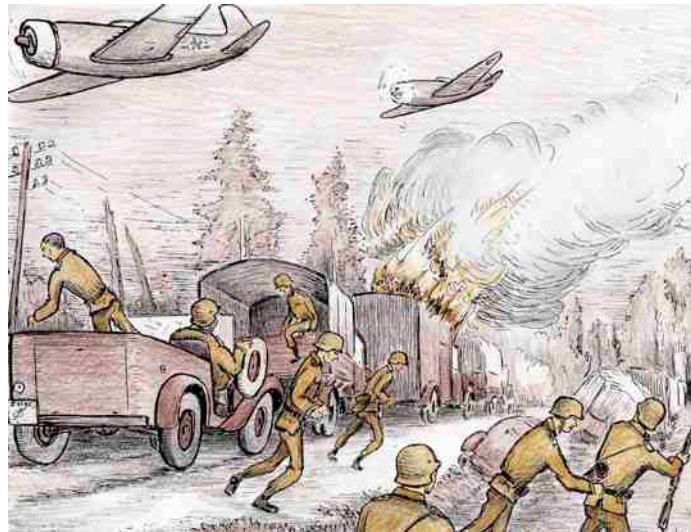
Nous sommes partis le matin pour rejoindre la Compagnie avec une colonne de camions. En fait, deux camions auraient suffi. J'ai vu venir vers nous une vingtaine de bonshommes fourbus avec un air qu'on n'arrivait pas à définir. Un à un, au moment de mon passage devant eux, je m'enquis du devenir de mes copains de Lauw, de Masevaux et de la vallée. Ce n'est pas possible qu'il ne resta personne ?! Enfin, je pus apprendre que, dès le premier jour, notre artillerie ayant tiré trop court avait semé la panique dans l'unité engagée. Les Anglais s'étant mis de la partie, cela tourna à la destruction de la Compagnie, qui devait donc être relevée. C'est pendant ces événements que les gars de Masevaux (que j'ai déjà évoqués précédemment) ont pu désertier, à part ceux qui ont eu la malchance d'y rester, comme mon copain Thiébauld Seiller, de Lauw, dont on n'a jamais su ce qui lui était arrivé. Mon copain Jean Boegly, également de Lauw, a perdu son bras droit dans l'opération.

### **Progression vers Domfront**

Parmi les souvenirs que je garde, ce sont aussi ces nuits passées sur les routes vers Domfront (Orne), sous les arbres touffus bordant les routes. L'obscurité rendait le trafic encore plus pénible. Comme je vous l'ai déjà dit, il fallait, à certains moments, se tâter d'un véhicule à l'autre pour avancer, car aucune lumière, aucun lumignon n'était autorisé. C'est dans ce marasme que nous nous sommes fait emboutir par un char, eux voyant encore moins que nous, perchés sur leur dôme. Nos chefs respectifs ont failli en venir aux mains, surtout que l'un était de la *Wehrmacht*, l'autre de la *Waffen-SS*.

Ce soir-là, mon chef me commanda de piloter le camion chargé de la roulante. On n'aimait pas ce camion, car on ne voyait pas vers l'arrière par où venaient les chasseurs, les *Tiefjäger* en allemand. Enfin, j'avais transféré mon équipement, mon armement, tous mes effets dans ce camion, lorsqu'un autre chauffeur fut désigné. Je n'eus plus le temps de récupérer mes affaires, car la colonne s'était mise en marche, la roulante en tête, sur ces routes droites, aux environs de La Flèche (au Sud du département de la Sarthe). Sans doute ne faisait-il pas encore assez sombre, car des chasseurs *Thunderbolt* étaient encore à l'affût. Ils se firent une joie de déstabiliser la colonne en mitraillant le premier et le dernier véhicule de la colonne, ce qui interdisait aux autres, coincés, de bouger. Les avions n'avaient qu'à revenir à la charge pour mitrailler le reste de la colonne, à ce moment sans défense antiaérienne.

J'ai remonté la colonne pour voir si quelque chose était récupérable dans le camion que j'aurais dû piloter. Il n'en restait rien. Je l'avais encore échappé belle ! Le camion avait totalement brûlé avec mes effets !



Ce matin-là, nous avons pu constater que, malgré tous nos déplacements, nous étions toujours en contact avec les Américains. Des chars s'étaient pointés au carrefour, non loin de nos installations ! Deux anciens rescapés de Russie, se croyant plus malins que les autres, s'équipèrent de *Panzerfaust* et sautèrent dans le *Kübelwagen* qui venait de nous apporter la soupe et foncèrent droit sur le carrefour ! Seulement voilà, les gars des chars Sherman n'étaient certainement pas des novices et, sitôt le *Kübelwagen* en vue, ce dernier écopa d'un obus bien placé qui neutralisa toute l'opération... ainsi que notre soupe. Les deux s'en revinrent penauds, les décorations sur leur poitrine garnies de nouilles !

Entre temps, les chars avaient disparus. Il arrivait assez fréquemment que des chars de pointe (*Panzer spitzen*) s'aventurent, sans accompagnement d'infanterie, dans les lignes allemandes en y opérant quelques destructions qui, naturellement, affectaient le moral des troupes.

### **En musique !**

Nous venions à nouveau d'être engagés sur le front, après que notre Compagnie ait à nouveau été complétée. Je ne sais pas d'où venaient les nouveaux venus qui étaient encore en majorité des Alsaciens. Nous voilà acculés dans un chemin creux qui nous servait d'abri contre l'artillerie qui n'arrêtait pas de nous harceler. Un de nos chefs, qui s'était aventuré vers nos véhicules, s'était trouvé avec la calotte crânienne décapée par un éclat. Revenant vers nous, le sang couvrant la tête et son visage, il fallut le soigner sur place. Ce qui est un grand mot car, à part entourer la tête de pansements récupérés chez tout le monde, on ne pouvait rien faire. Sur ces entrefaites, nous apprîmes que, dans le clos à côté, notre cuisinier avait été coupé en deux, se retrouvant avec le haut du corps dans sa marmite. C'est pour détendre l'atmosphère que je mis en marche notre gramophone avec ses deux chansons, *L'Alsace et la Lorraine*, ainsi que la *Marseillaise*. On ne risquait pas grand-chose ce faisant car, dans la *Waffen-SS*, il y avait peu d'Allemands, beaucoup plus d'étrangers qui ne connaissaient rien aux chansons patriotiques françaises, et, à ce moment-là, tout le monde s'en fichait !

## D'Avranches à Ingrandes

Nous n'avions plus d'essence et venions de toucher des grenades pour faire sauter nos véhicules. Je me demandais comment les choses allaient se passer, vu que la *Waffen-SS* ne se donnait jamais pour battue. Il paraît que nous étions encerclés. Un événement imprévu vint dénouer la situation. En effet, la *Luftwaffe* était obligée de quitter ses installations. De gros camions chargés d'essence étaient bloqués dans le secteur. On fit main basse sur l'essence qui fut distribuée à notre unité. Seulement voilà, l'essence pour les avions était à forte teneur d'octane : les moteurs ne marchaient que trop bien et faisaient de l'auto-allumage ! Le problème était de pouvoir les arrêter. Il n'y avait qu'un seul moyen : engager une vitesse en freinant et bloquer tout. A présent, il était question de forcer le blocus autour d'Avranches (Manche) qui était tenu par les Américains. Semi-chenillés (*Schützenpanzerwagen*) en tête, la colonne fut formée avec nous, les mécaniciens, en queue de colonne. Seulement voilà, tout ce beau programme se déroulait de nuit ! Après des heures d'errements, nous nous trouvions en tête de colonne traversant un bourg important, calme mais détruit ! Je vis par terre un panneau indicateur que je retournais pour découvrir que nous étions dans Avranches ! Nous continuâmes notre progression, mais bientôt – les Américains s'étant enfin aperçus du passage de la colonne –, ce fut l'enfer ! J'appris bien plus tard dans les camps, que, à part nous, personne n'avait pu traverser Avranches. Passé Avranches, nous nous retrouvions dans un autre encerclement.

Un officier d'une autre unité de la *Waffen-SS* est venu mobiliser tous les possibles conducteurs de chars pour intervenir sur un train chargé de véhicules blindés en stationnement en gare d'Ingrandes (Maine-et-Loire). J'eus juste le temps récupérer une paire de bottes que j'enfilais pieds nus, une veste, un casque et nous voilà sur un camion armé d'une mitrailleuse et d'une caisse pleine de grenades. Une fois arrivés sur les lieux, nous fîmes l'inventaire des véhicules sur le train. Il y avait de tout ! Des Panzer IV, des *Schützenpanzerwagen*, des motos chenillées (surtout employées en Russie), bref : tout matériel de la Division « *Das Reich* ».

Nous allions le long du convoi, mon ami Georges Klingler et moi, pour constater que celui-ci avait été attaqué par les chasseurs alliés. On pouvait observer l'efficacité des roquettes utilisées qui avaient carrément sectionné les bielles de la locomotive. Notre chef organisait à présent le difficile déchargement des engins dont certains avaient été touchés par les avions et ne fonctionnaient plus. Il fallut les tirer par-dessus le butoir en queue de colonne. Nous deux, Georges et moi, étions affectés à la garde du convoi. Georges et un Strasbourgeois devaient garder le haut du pont et moi le bas du pont.

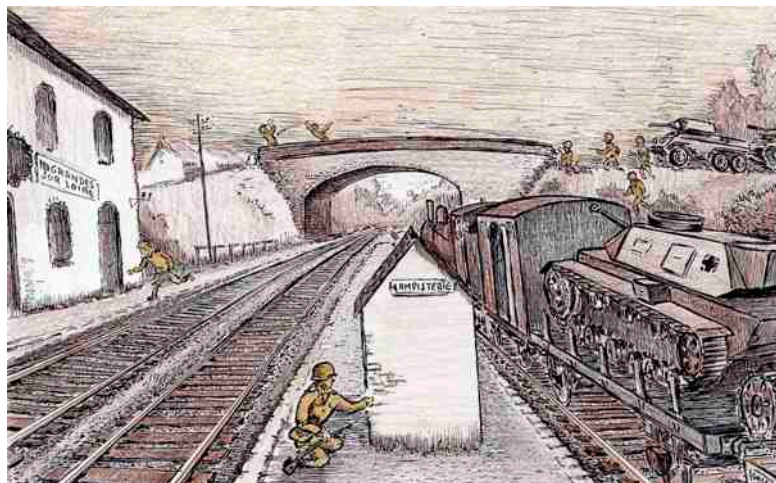
## Macabre découverte

Georges et le Strasbourgeois étaient à présent installés sur le pont, armés d'une mitrailleuse MG 42. Moi-même je faisais les cent pas le long du convoi de matériels. Tout de suite derrière la locomotive, il y avait des fourgons fermés. J'étais quand même curieux de connaître leur contenance. Je repoussais le gros loquet qui bloquait les portes coulissantes. Quelle ne fut pas ma surprise ! Le wagon était équipé de lits superposés où gisaient des corps à moitié calcinés. La graisse humaine dégoulinait à travers les sommiers en grillages de fil de fer. A un moment donné, il avait dû faire très chaud dans le wagon ! Le toit était crevé : c'est sans doute par là qu'était entré l'obus qui incendia l'intérieur du wagon. Les gars sur les lits,

qui devaient être des blessés alités, n'ont pas dû souffrir. Tout cela a dû se produire le jour d'avant, d'après l'état des corps (vers le 5 ou le 6 août 1944). Ce qui me paraissait curieux, c'est qu'il n'y avait aucune troupe aux alentours et qu'on ait laissé sans surveillance ce convoi avec tout ce matériel qui devait bien faire défaut à la Division. J'ai appris, des années plus tard, qu'on s'était battu sur ces lieux. La troupe avait dû se retirer dans la ville. Nous étions arrivés, ce matin-là, à un moment d'accalmie. Je hélais mon ami Georges Klingler sur le pont pour lui faire part de ma découverte. Ce furent nos dernières paroles échangées. Nous nous ne revîmes que trois ans plus tard (Georges fut soigné dans un hôpital et eu la chance de rentrer en uniforme français).

## Un réveil brutal

A présent le déchargement des engins était en cours. Il faisait chaud et je m'assis derrière une lampisterie qui se trouvait au beau milieu des quais. Je m'assoupis et, au bout d'un moment, je fus réveillé en sursaut par une déflagration proche. Regardant vers le haut du pont, je vis mon copain s'affaler, atteint par une balle à la suite d'une rafale, puis le Strasbourgeois soulevé en l'air à la suite de l'explosion d'une grenade ou d'un obus provenant de chars que je venais de découvrir de l'autre côté du pont ! N'en croyant pas mes yeux, je venais de me lever et c'est à ce moment que les soldats en face me découvrirent et firent feu vers moi.



Je n'eus que le temps de contourner la cambuse dont les murs en briques furent facilement percés de multiples trous de projectiles. Il me vint à l'idée de faire un signe pour me rendre. Mais comment ? Aucun chiffon, pas même un mouchoir ! J'osais présenter la crosse de mon fusil. Les rafales reprirent de plus belle. En plus les chars tournaient à présent leurs tourelles vers ma cambuse dont ils firent sauter la toiture. Désormais, l'endroit n'était plus tenable. Je me faufilais derrière le rebord du quai. C'est à ce moment que se présenta un sous-officier qui monta vers le bord du pont. Il y récupéra la mitrailleuse qu'il tint sur la hanche pour dégager le pont. Les munitions épuisées, il se retira vers la gare où il écopa d'un coup de canon qui défonça la façade de la gare. Trente ans plus tard, on retrouvait encore la trace de l'impact.

Alors que l'attention des attaquants était détournée un court moment par l'intervention d'un *Unterscharführer* sur la gare, j'ai profité de l'occasion pour fuir et me mettre à l'abri derrière les tampons d'un wagon. Malheureusement, le pont était maintenant garni de soldats qui me

tiraient tous dessus depuis le parapet. Ne supportant plus le miaulement des balles ricochant sur les ferrailles, je me suis dégagé et me suis mis à courir, sous un déluge de feu, le long de la rame de train vers l'endroit où devait se tenir le reste du groupe ! C'est un miracle si je suis arrivé indemne derrière le butoir où effectivement se tenaient quelques gars qui se demandaient sur quoi nous étions tombés. J'ai appris bien plus tard que nous étions tombés sur des éléments de Patton qui avaient le même objectif que nous, à savoir s'emparer du train et de ses véhicules.

Lorsque j'eus retrouvé mon groupe qui s'organisait pour la défense, ils furent bien étonnés lorsque je leur rapportais que les Américains étaient sur le pont. L'officier qui nous commandait voulut organiser une offensive, mais alors sans moi ! Avisant un Alsacien (Bernard Missner, de Wittenheim) que j'avais connu à l'école de conduite, nous nous mîmes d'accord pour brûler la politesse au groupe, qui, heureusement, nous était étranger.

### **Déserteurs !**

Nous passâmes les nombreuses voies, nous exposant encore une fois au feu provenant du pont, ce qui décourageait les autres *Waffen-SS* à nous suivre. De l'autre côté du talus, il y avait une buse dans le fossé longeant le rail. C'est là que nous nous engouffrâmes en constatant qu'un soldat *Waffen-SS* roumain occupait déjà les lieux. Au bout d'un moment, nous profitâmes d'une accalmie pour sortir de notre trou et nous éloigner de ce coin. Nous longeâmes les rails jusqu'à une colline d'où nous avions vue sur la gare. Dans les maisons dont nous nous approchions, les gens s'étaient cachés dans les caves et, maintenant que les tirs faiblissaient, ils étaient décidés à partir.

M'étant fait connaître comme Alsacien enrôlé de force, j'avais à présent tout le monde autour de nous ! Nous nous assîmes à une table, dans une cour. Quelqu'un amena du pain et quelques victuailles et nous voilà discutant des événements. Je calmais tout le monde en leur affirmant que les Allemands sur place n'étaient pas en nombre et que les Américains auraient tôt fait d'en venir à bout, ce qui finalement arriva.

Nous étions donc aux premières loges pour observer ce qui se passait à la gare. Les nôtres avaient bien contre-attaqué, mais contre une « pointe de chars » (*Panzerspitzen*) comme le pratiquaient les Américains, l'infanterie avait peu de chance. Les engins débarqués du train n'étaient apparemment pas en état de combattre, à part un SPW piloté par le sous-officier qui était venu récupérer la mitrailleuse sur le pont. Il était reconnaissable de loin, car il avait la tête bandée lors de son intervention du matin. A l'arrière de l'engin, il avait posté un gars qui tirait vers l'arrière couvrant la fuite.

J'avais fait la connaissance d'un jeune de notre âge qui s'est occupé de nous. Nous sommes restés chez lui jusqu'au lendemain. Il est alors descendu à la ville pour informer les FFI, qu'il prétendait connaître, de notre présence et de notre désir de nous joindre à eux !

Peu après s'amena une vieille guimbarde parée de drapeaux français, occupée par un groupe chantant et joyeux. S'approcha un gars en uniforme français auquel nous remîmes nos armes. Notre histoire semblait avoir déjà fait le tour du village. Nous nous joignîmes au groupe joyeux et nous nous mîmes à brailler les mêmes chansons. J'eus l'occasion de faire la connaissance du gars au béret rouge qui m'avait tiré dessus deux jours plus tôt sur le pont. Il estimait aussi que j'avais eu beaucoup de chance ce jour-là ! Tout semblait se dérouler pour le mieux lorsque nous fûmes arrêtés par les Américains. Les FFI n'ayant pas à garder des prisonniers, nous fûmes assis sur le capot d'une jeep et dirigés vers un camp de prisonniers.



Pierre Koenig a obtenu le titre de réfractaire pour avoir déserté de l'Armée allemande. (Coll. Koenig)

## Prisonniers des Américains

Nous faisons à présent partie d'une colonne blindée américaine (j'ai appris, bien plus tard, que cette dernière avait pour mission de s'emparer du matériel allemand en gare d'Ingrandes). La colonne Patton (car il s'agissait d'elle !) remontait à présent le long de la Loire, détruisant au passage les nids de résistance rencontrés.

Nous ne fûmes pas longs à être placés derrière une tourelle de char où nous dûmes nous abriter car, à présent, cela tirait par devant. Cela ne dura pas longtemps. Bientôt, les tankistes émergèrent du fond de l'engin et nous proposèrent chewing-gums et chocolats. Un peu plus tard, alors que nous étions arrêtés à un passage à niveau, une équipe de journalistes nous filma ! Je n'ai jamais pu voir la séquence !

Nous voilà à présent remontant d'interminables colonnes de matériels en tous genres. Nous pûmes voir ce qui était opposé à l'Armée allemande qui était forcée, ces derniers temps, de faire main basse sur tous les véhicules hétéroclites civils. Cela me rappelait la défaite française en 40 où tout était resté sur les routes à l'approche de l'Armée allemande, alors au sommet de sa puissance (juste retour des choses).

Sitôt en présence de l'Armée américaine, nous pûmes faire la différence de comportement des soldats vis-à-vis des officiers, la différence d'équipement, d'armement. Eux ne risquaient pas de rester sans soins, alors que, de notre côté, on n'avait même pas un bout de pansement ! Quant au ravitaillement ! Cela faisait des mois que nous mangions des cochonneries allant du pain moisi aux denrées à moitié pourries. En plus, nous étions obligés de nous rabattre sur les denrées des contrées traversées. Nous avons trop de fruits aux environs d'Agen, trop de fromages dans le Massif Central, trop de lait ou de beurre, de cidre en Normandie, mais jamais de pain. Cela fait que nous passons d'une colique à l'autre !

## Une dangereuse rencontre

Il faut longtemps pour écrire l'Histoire ! Songez, que ce n'est qu'en 2005 que j'ai visionné, sur une des chaînes françaises, un épisode peu connu de la Seconde Guerre mondiale (pourtant connu de moi ! Mais qui m'aurait cru ?). En effet, dans le documentaire en question, il était fait mention d'une unité britannique constituée d'éléments juifs engagés en Italie. La plupart de ces soldats étaient les membres survivants de familles juives déportées par les Allemands. Ces éléments, engagés sur les fronts, faisaient justice eux-mêmes lorsqu'ils tombaient sur des *Waffen-SS* ou autres que l'on pouvait convaincre d'assassinats. Un des membres de cette unité raconta comment son commando embarqua des *Waffen-SS* sur des camions, les emmena en forêt et, après un sommaire « interrogatoire », les extermina. L'ancien soldat interrogé raconta n'avoir éprouvé aucun regret, ni remord. A quoi sommes-nous arrivés durant cette guerre ?

Lors de ma captivité en Normandie, il nous est exactement arrivé ce que décrit ce personnage. Sauf que les soldats qui ont failli nous exécuter étaient à la fois allemands, américains et juifs ! C'étaient des Allemands de confession juive qui avaient fui le régime nazi. Songez à ma surprise lorsque nous avons été interpellés par des Américains parlant mieux l'allemand que nous !

Dès l'arrivée dans ce camp, il m'était apparu qu'il n'y avait aucun soldat de la *Waffen-SS* alentour. La plupart des soldats avaient dégrafé leurs insignes hitlériens, mais les *Waffen-SS* avaient des uniformes d'une coupe spéciale facilement identifiables. Il ne me serait pas venu à l'idée de cacher mon appartenance à ce corps d'armée. Je croyais naïvement qu'il suffisait de dire que j'étais Français, Alsacien incorporé de force dans la *Waffen-SS*, convaincu que tous les militaires en face étaient au courant des tribulations des Alsaciens. Pauvre de moi ! Allez donc parler à un Texan de l'histoire de l'Alsace ! La plupart des soldats, à part quelques officiers, n'en connaissaient même pas l'existence !

J'ai appris entre-temps que les Français ne sont pas plus forts en géographie, ni en histoire. Ce sont des constatations que l'on fait au fil du temps. Mais revenons à cette histoire qui a failli mal se terminer pour nous. Dans ce camp, nous avons été entouré dès l'entrée par des soldats excités. Ce n'était pas un hasard comme je l'ai appris par la suite. Les énergumènes, qui nous avaient pris par le bras, étaient bardés de pistolets 08 allemands passés dans leur ceinture par paire sans holster (ce qui n'était pas courant). Je constatais aussi que ces soldats parlaient très bien l'allemand. Avec hargne, ils nous lançaient : « *Bist du auch Lagerwächter gewesen ?!* » (« Etais-tu aussi un gardien de camp ?! »). Il me fallut un moment pour comprendre de quoi il était question. La suite de l'interrogatoire me fit comprendre que ces gars cherchaient des SS gardiens de camps et qu'ils croyaient que tous les *Waffen-SS* étaient des gardiens de camp ! Je leur dit que j'étais français, ce qui eut pour effet de rendre les gardes enragés : ils pensaient maintenant que j'étais volontaire ! Tout ceci tout en nous poussant, pistolet dans les côtes, vers des trous creusés d'environ deux mètres de long et un mètre de large en bordure d'un talus. Je les identifiais de suite comme des tombes ! A ce moment précis, je compris à quoi nous en étions arrivés. Aussi, j'agrippais de toutes mes forces la main tenant le pistolet vers le haut. Cela ne dura évidemment pas longtemps. Tout le groupe me tomba dessus et c'est à ce moment précis que surgit, par-dessus une murette, un officier que je reconnus à l'étoile bardant son uniforme. Avec mes dernières forces, je réussis à repousser les soldats et je pus agripper le major tout en criant en français que je n'étais pas allemand. Cela eut l'air de le surprendre. L'officier calma les excités qui durent rengainer leurs pistolets. Nous prenant à part (nous étions deux : Bernard Missner, de Wittenheim, et moi), il nous fit asseoir sur une couverture et, sur une carte déployée, nous dûmes indiquer nos pérégrinations. Tout ceci se fit

en français, langue que l'officier maîtrisait à merveille ; nous pouvions aussi expliquer notre histoire d'Alsaciens et d'incorporés de force.

Cet officier, au-dessus du lot, paraissait savoir de quoi nous parlions et tira de son veston un carnet dans lequel il tourna quelques pages, s'arrêtant sur un texte qui semblait l'intéresser. En effet, il nous demanda notre date d'incorporation, ce qui parut le convaincre de notre bonne foi. Puis il nous demanda si nous savions ce qui s'était passé à Oradour ? A quoi nous ne pûmes lui répondre. Tout cela prit du temps et l'officier semblait apprécier ce que nous pouvions lui apporter. Et de ce qui se passait de notre côté.

Au bout du compte, il nous expliqua que nous devions comprendre le comportement des soldats présents, qui en grande partie étaient des Allemands qui, étant juifs, avaient quitté l'Allemagne avant et pendant le nazisme. Beaucoup d'entre eux étaient à la recherche de parents. Notre major estima qu'il n'était pas bon que nous restions là et nous emmena vers la route où il héla un camion dans une colonne. Un camion, piloté par deux Noirs hilares, nous prit à bord ; les deux soldats nous avancèrent chocolat, chewing-gum, etc. Nous devions échouer dans un autre camp, vers d'autres aventures.

Tout ceci pour dire que notre vie, notre mort dépendait de ceux que nous trouvions en face. Sans doute mon copain Thiébauld Seiller, de Lauw, a-t-il eu moins de chance que moi puisqu'on n'a jamais trouvé trace de son passage en Normandie.

### **Un camp de prisonniers bombardé par les Allemands ?**

Il n'était pas bon d'être Alsacien, ni d'un côté, ni de l'autre. Après le passage de plusieurs camps en France, je rapporte ici un fait peu connu... Dans un de ces camps où nous avions échoué en masse – éclairé la nuit comme l'exigeait la Convention de Genève –, nous étions couchés sur le sol, serrés les uns contre les autres pour récupérer un peu de chaleur. Soudain, des avions s'amènèrent en pleine nuit et se mirent à déverser des bombes sur l'enceinte ! Devinez le spectacle ! Je m'étais retrouvé écrasé sous un monceau de corps. Les autres, affolés, s'agrippaient aux fils de fer qu'ils finirent par écraser. Passant par-dessus, ils s'égaillèrent dans la nature. La lumière s'étant éteinte, ce fut l'horreur non loin de nous. Il y avait les fosses d'aisance où une multitude s'était précipitée au petit matin. Quel spectacle ! Les malheureux qui y étaient tombés en sortirent crottés, dans l'impossibilité de se laver. Imaginez ! Pendant ce temps, les « évadés » revenaient vers le camp et le calme revint, suivi de l'explication de cette attaque. Il paraît que les avions étaient allemands et que l'action s'est parait-il répétée dans un autre camp. Un des avions ayant été abattu, un des aviateurs fut amené dans le camp pour expliquer à quoi rimait cette opération qui devait, d'après l'explication du pilote, permettre aux prisonniers de s'évader !

### **Une messe**

Très grosse surprise pour moi ! Alors qu'il n'y avait pas longtemps, nous avons tous dû abjurer notre foi, toute croyance, toute religion, que l'on ridiculisait les prêtres qu'on appelait les « *Himmelskomiker* » (« les comiques du ciel »), voilà qu'un prêtre américain s'amena. Il proposa de dire une messe avec, à la clef, une bénédiction générale, une communion, etc... Il n'est pas possible qu'ils fussent tous chrétiens ou même croyants et, pourtant, ils étaient tous là, alignés le long des grillages à attendre sagement leur tour pour recevoir l'hostie. Après

avoir reçu une absolution générale, je me demandais où étaient passés tous ces loups, ces assassins, ces tueurs, ces tortionnaires ?



Le ravitaillement se faisait au compte-goutte, quand cela était possible ! La faim nous tirait continuellement, mais la soif prit bientôt le dessus. En effet, tous les cours d'eau et les puits étaient infectés par des animaux morts. Il fallut attendre l'installation de stations de pompage et de décontamination des eaux. Les Américains nous ravitaillèrent avec des jerrycans qu'ils posèrent à l'entrée des camps, ce qui provoqua des mêlées indescriptibles ; une grande part de l'eau fut gâchée lors de ces « distributions ». Inutile de dire qu'il fut impossible de se laver durant toutes ces périodes.

Nous allions de camp en camp. A chaque entrée dans l'enceinte, poitrine dénudée, nous recevions une série de piqûres, recevions des boîtes de vivres. Après une période d'attente, c'était le départ vers d'autres camps, toujours plus près du littoral. Nous étions près de Sainte-Mère-Eglise et on nous proposa, moyennant un demi pain par jour en plus de notre ration, un travail en dehors du camp. Je m'empressais de l'accepter car, dans tous ces camps, la vie n'était pas drôle ! Le flux des prisonniers enflait de jour en jour et le ravitaillement ne suivait plus. Ainsi que je l'ai déjà dit, il fallait même se battre pour l'eau !

### **Un cimetière près de Sainte-Mère-Eglise**

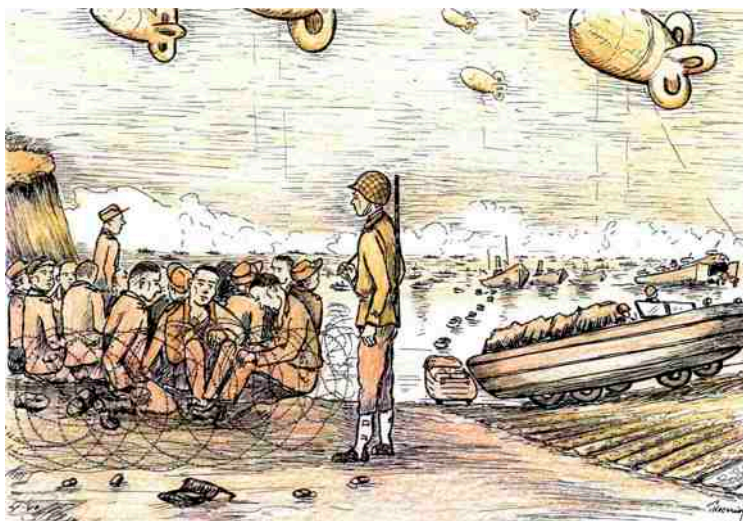
Bref, n'importe quel travail en-dehors du camp était le bienvenu. Mon groupe échoua sur un des cimetières près de Sainte-Mère-Eglise. Après le passage d'une pelleuse qui creusait les tombes, nous dûmes arranger ces dernières. A cette occasion, je fus en contact avec un jeune Américain qui devait nous véhiculer avec un Dodge 6 x 6... qu'il ne contrôlait pas du tout ! Rare pour un Américain ? Au bout du compte, c'est moi qui pris le contrôle des opérations.

Une fois la ligne de front dépassée, je dois dire que les Américains étaient plutôt sympathiques. Autour du cimetière pendaient encore des parachutes des premiers arrivés ; dans les haies, encastrés dans les branches, une multitude de planeurs déchiquetés.

## Des plages de Normandie...

Parler de ces nuits passées sur la plage du Débarquement aujourd'hui ? D'abord, le décor était fantomatique lorsque les gros bateaux de débarquement ouvraient leur grande gueule avec l'intérieur illuminé d'une multitude de lumières alors que tout le reste se passait dans le noir. Les chars, une fois sur la plage, ne roulaient plus qu'à la lueur de leurs petits phares ainsi que tous les autres véhicules.

Personne ne s'occupait plus de nous et la marée montante envahit nos emplacements qui consistaient en une petite tranchée de la taille d'un homme où nous nous sentions un peu à l'abri du vent. Insidieusement, le niveau de l'eau montait petit à petit dans le trou. Il n'y avait rien à faire ! A présent, il fallait combler le trou, sinon il fallait rester debout. A un certain moment de la nuit, on nous rassembla et nous dûmes marcher vers un des gros *Landing Wessel* à fond plat échoué sur la plage, gueule béante, à une bonne distance quand même du bord de l'eau. Ce qui fait que pour accéder au bateau, nous étions immergés jusqu'à la poitrine. Le mouvement des vagues aidant, il ne restait plus un fil de sec sur aucun de nous. Dans le bateau, qui n'était pas fait pour transporter des troupes, il n'y avait rien pour se sécher. Nous avons passé trois jours dans cet état !



Après avoir traversé la Manche sur des LWT (*Landing Wessels Tanks*), bateaux de débarquement à fonds plats destinés aux chars. En effet, ces bateaux n'étaient pas prévus comme transport de troupe. Il n'y avait donc aucune commodité. Ni WC, ni eau. Les escaliers qui montaient vers le « *deck* » (pont) étaient bourrés de paquets de fil de fer barbelé empêchant de monter ou de descendre. Il n'était certainement pas prévu de rester trois jours dans cette baille. Je ne sais pas ce qui s'est passé dans la Manche, en tout cas, l'artillerie du bord et d'ailleurs se mit à tonner et on entendait des impacts sur et autour du bateau. La traversée se prolongeant, la vie devint intenable à bord et la mer démontée se mit de la partie. Songez qu'à défaut de WC, on avait rangé des fûts d'essence vides en remplacement. Il y a longtemps qu'ils étaient pleins et, à chaque grosse vague, ils déversaient le contenu sur ceux qui étaient au plus près. Si bien qu'à la fin, tout le monde alla faire ses besoins devant la grande porte frontale.

Je me souviens que, lors de la traversée de la Manche, nous avons été bombardés. Or, on disait que les Allemands n'avaient plus d'aviation. D'où les attaquants pouvaient-ils venir ?

### **... à Southampton**

Il y avait pas mal de civils anglais au moment de notre arrivée à Southampton. Je me demande ce qu'ils devaient penser en voyant ce qui débarquait ? Tout d'abord, en ouvrant les portes, ce sont les matières fécales de près de 500 hommes sur trois jours qui se déversèrent devant le bateau dans l'eau. Je ne vous dis pas la puanteur ! Quant à l'aspect des hommes ?! Nous ne nous reconnaissons même plus entre nous, car voilà trois jours que nous couchions sur le sol rouillé du bateau sans moyen de nous laver. Un peu plus loin, il y avait un robinet avec de l'eau, mais on nous donna juste le temps de boire quelques gorgées en jouant des coudes. Embarqués dans un train, ce n'est que dans un camp de prisonniers que nous pûmes enfin nous laver. Mais à quel prix ?

Dès notre arrivée à Southampton, nous pûmes voir tout ce matériel incroyable qui allait partir vers la France. Les Allemands, en voyant cela, ne pouvaient plus croire en la victoire du nazisme. Dès que nous avançons dans le pays, on parlait des V1 (*Vergeltungswaffe 1*) et des V2 qui venaient d'entrer en action. Les officiers, eux, prétendaient attendre l'invasion de l'Angleterre par l'Allemagne pour, à ce moment-là, agir de l'intérieur.

Même une fois aux Etats-Unis, ces mêmes sornettes étaient répandues parmi les Nazis. Et de ce fait, ils continuaient à s'exercer militairement dans les camps réputés nazis, ce que les Américains étaient incapables d'interdire (la convention de Genève n'interdisant pas ces comportements, ce qui nous choquait profondément).

Remarque : peu de gens ont eu comme nous l'occasion de connaître et voir toutes les composantes du débarquement en France, en Angleterre, aux Etats-Unis où, en plus, nous étions employés dans les différentes « *motor pools* » alimentant en matériels l'Europe et le Pacifique.

Dans le train qui nous emmenait vers les camps, nous traversions la campagne anglaise et nous étions constamment survolés par des chasseurs. J'eus l'explication par un garde qui baragouinait un peu le français. On était dans la période où les Allemands envoyaient les bombes volantes V1 sur l'Angleterre. Or, les chasseurs anglais avaient une vitesse de pointe en piqué supérieure aux V1, à condition qu'ils soient en l'air. Ils avaient la possibilité d'intercepter les bombes volantes, puis, volant côte à côte, ils pouvaient, du bout de leurs ailes, lever l'aile de la fusée. De ce fait, cette dernière dérivait et lui faisant manquer son objectif. Le guidage du V1 était gyroscopique et ne retrouvait donc pas son cap.

### **Le camp de Device**

Nous arrivions à Device, autre camp qui nous a laissé de biens mauvais souvenirs. Au départ, on pouvait déjà juger de ce qui se passait dans ce camp : aussi loin que les bras pouvaient s'étirer sous les fils de fer barbelés, l'herbe était arrachée, ce qui voulait dire qu'elle était mangée ou fumée après avoir été séchée. Après avoir intégré ce camp, certains anciens incorporés de force comme nous, racontèrent des choses pas croyables. En effet, les Américains en Angleterre, comme ceux plus tard aux Etats-Unis, laissaient toute l'organisation des camps et leur gestion aux officiers allemands ! Si bien que ces derniers

étant les seuls à parler anglais, il était impossible d'avoir un contact avec les Américains. Un soldat roumain nous mit en garde contre ce qui risquait de nous arriver si nous insistions à entrer en contact avec les Américains. En effet, plusieurs Roumains - incorporés de force comme nous - ayant demandé un contact avec leur ambassade, disparurent pendant la nuit. On a raconté qu'ils avaient été démembrés et jetés dans les latrines. Il faut savoir qu'une fois qu'on était dans un camp, il était impossible d'avoir un contact vers l'extérieur.

J'ai eu l'occasion, une fois casé en Amérique, de dialoguer avec un général qui venait à notre *mess-hall* tous les jours. Intrigué de nous voir fraterniser avec le personnel américain, il s'adressa à moi qui, à présent, baragouinai l'anglais. Il voulut savoir si, au cours de notre détention, nous étions toujours bien traités ? Je lui répondis qu'ici, en Amérique, il n'y avait aucun problème, contrairement à notre passage dans les camps sur le sol français et, plus tard, en Angleterre où on nous obligeait à nous dénuder (nous sortions des douches, mais ce n'était qu'un prétexte !), puis nous étions passés à tabac, très techniquement, à la serviette mouillée (pour ne pas laisser de traces).

Dépouillés de tout ce que nous pouvions encore posséder – quelques malheureux souvenirs, (photos des parents, petits bouts de drapeau français, ce qui intrigua quand même un de nos tortionnaires qui dès lors me parla en français et après m'avoir entendu, fit effacer ce qu'on avait écrit sur mon torse), nous retournâmes dans le camp sans avoir été tondus ! Nous venions de retomber sur les mêmes individus qu'en Normandie !

Le récit de ces aventures ne parut pas plaire au général qui voulut connaître l'unité qui s'était abaissée à ces faits. Je ne pus pas le renseigner, en-dehors du lieu du camp en Angleterre qui était Device. Il n'aurait pas été bon de séjourner longtemps dans le camp de Device. La nourriture était exécration et la vie intenable.

### **La traversée de l'Atlantique sur le « Pasteur »**

Bientôt, nous nous trouvâmes dans le port de Liverpool devant une immense façade que je reconnus comme le flanc d'un très gros navire ; dans ses entrailles entraient et sortaient une noria de chariots élévateurs remplis de charges diverses. Bientôt, nous fûmes invités à rentrer dans cet antre grouillant. J'eus l'immense surprise, juste avant de quitter le quai en levant les yeux, de déchiffrer le nom du bateau qui n'était autre que notre « Pasteur » lancé juste avant la guerre et qui devait sillonner la mer vers l'Amérique du Sud ! Transformé en transport de troupe, occupé par un équipage anglais, il fit la navette entre les Etats-Unis et l'Angleterre (la plupart du temps sans escorte, car on comptait sur sa vitesse pour se jouer des *U-Boote* allemands). Le « Pasteur » est resté transport de troupe une fois remis aux Français ; c'est bien lui qui amena les soldats vers l'Indochine.

Une fois casés dans les ex-garages à fond de cale, nous nous sommes retrouvés avec 600 *Hilfswillige* (ou *Hiwis*) russes (beau titre pour qualifier d'ex-prisonniers s'étant engagés pour conduire des attelages de chevaux pour ne pas crever de faim).

Une fois embarqués à fond de cale derrière une rangée de fils de fer barbelés, nous nous doutions bien que nous allions changer de continent. Mais personne n'en savait rien, il y avait des soldats américains dans les coursives et devant les portes ; de plus, la barrière de la langue empêchait tout dialogue. Je me souvins, à cette occasion, que j'avais vu avant la guerre, à Masevaux, un film qui racontait une histoire se déroulant à San Francisco et où une chanson accompagnait les divers épisodes. J'avais retenu l'air de la chanson que je me suis mise à siffloter non loin du garde posté tout près. Ce dernier sembla tout à coup porter intérêt à mon

couplet. S'avançant tout près, il me fit comprendre qu'il connaissait la chanson et, avec force gesticulations, voulut me faire savoir d'où je tenais cela. Ce fut l'occasion de lui faire comprendre (comme je le pouvais) que j'étais Français. Gros étonnement du soldat qui, je le compris, était originaire de San Francisco. Bientôt, un autre garde arriva, demandant à celui qui nous gardait : « *I need two men for the kitchen !* » (« J'ai besoin de deux hommes pour la cuisine ! »). J'avais déjà compris « *men* » et « *kitchen* » ! J'étais déjà à la porte ! Le premier garde me fit sortir avec un autre congénère (un Allemand) et nous voilà dans les cuisines des premières du bateau, affectés au nettoyage des casseroles dans lesquelles restaient des résidus de nourritures... qui passèrent dans nos estomacs. Le chef cuisinier (un énorme gaillard) nous ayant vu faire, s'adressa à moi me demandant « *Are you hungry ?* » (« Avez-vous faim ? ») - ça je le comprenais aussi !



Oui, nous étions affamés ! Voilà des mois que nous ne mangions plus convenablement. Loin de nous gronder, le chef cuisinier nous prépara deux assiettes du menu du jour. Le temps qu'il se retourne faire une bricole que le contenu des assiettes avait disparu. C'est là qu'il se rendit compte de nos ventres affamés ! Vite, il prépara la suite ! Nous étions devenus une attraction ! Les autres cuisiniers s'étaient approchés et commençaient à s'intéresser à nous. Avec force gestes, nous essayâmes de faire connaître notre histoire. Apprenant que j'étais Français, les Anglais cherchèrent un des leurs qui était Canadien français. Je pus enfin m'expliquer. Les gars étaient loin de croire qu'il y avait toute une meute de crève-la-faim à fond de cale ! Chacun essayant de parler de sa propre histoire, notre chef cuisinier me raconta ce qu'il faisait dans le civil. Son sport favori était le tennis, lui qui passait allégrement la barre des 100 kilos ! Je le voyais derrière les filets avec sa carrure ! N'y tenant plus, je saisis un crayon et un bout de papier qui traînait et je caricaturais le chef recevant une balle dans l'œil. Qu'est-ce que je n'avais pas fait ! Tout le personnel de la cuisine vint s'esclaffer et je dus à présent caricaturer tout le monde. Puis vinrent les Américains ; la plupart étaient des pilotes qui rentraient aux Etats-Unis. Chacun voulait un dessin sur sa lettre à la famille, aux amis, etc. Je ne faisais plus que cela !

Le soir, je repartis à fond de cale repu et avec une bonne charge de victuailles pour les copains. Seulement voilà, j'avais trop mangé et, allongé dans mon hamac sur le ventre (qui épousait la forme arrondie du hamac), j'étais si mal que, si le navire avait coulé, j'aurais coulé avec ! Je n'avais plus le courage de me lever. Les jours suivants, je ne fis plus que manger et dessiner. Mon chef cuisinier était une sacrée personnalité. Je ne sais pas quel grade il avait, mais tout le monde fondait devant lui. Un jour, il m'emmena faire la visite du navire de la proue à

la poupe et de haut en bas, salle des machines comprises. A la poupe, le navire était armé de grosses pièces d'artillerie anti-sous marins, bien sûr ! Les servants furent assez étonnés de voir un soldat allemand en ces lieux ! Après s'être renseignés, ils me demandèrent si je connaissais *Lily Marlène* ? A l'époque, cette chanson était en vogue aussi bien du côté anglais qu'allemand.

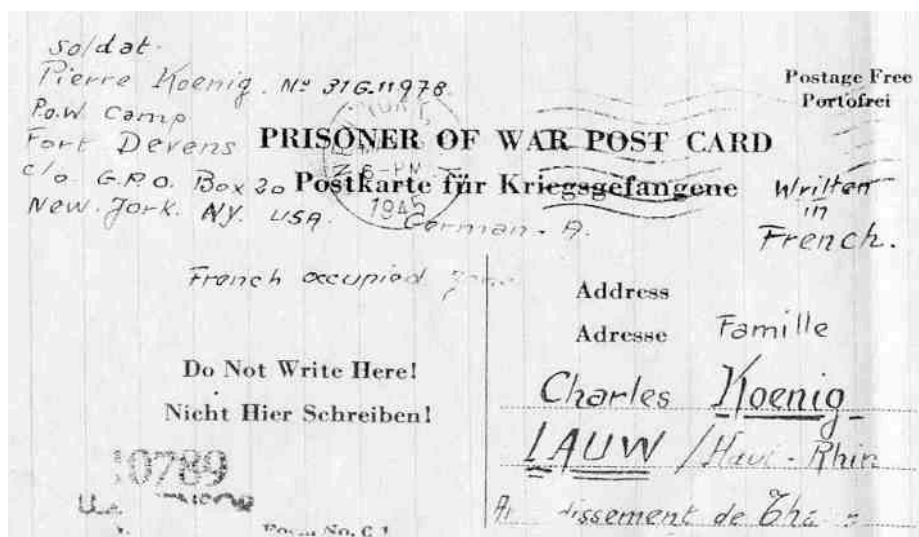
Sur mon affirmation, nous entonnâmes le couplet tous en cœur. C'est ainsi que je me fis un tas d'amis à longueur de journée, chacun voulant savoir, ou me faire savoir. Par exemple, à la lecture du journal de bord, je me rendis compte qu'avec le français et l'allemand, je déchiffrais une bonne part des textes. La traversée se fit sans encombre, à part deux arrêts en pleine mer où des sous-marins passèrent à proximité. Machine à l'arrêt, changement de route après repérage et en avant toute !

### L'arrivée à New York

Il y avait soudain une certaine effervescence sur le navire ! Je ne fus pas long à comprendre que nous voguions vers New York, on voyait la *sky line*, mais nous étions encore loin. Nous dûmes intégrer le bas du navire et attendre le débarquement. Nous étions accolés à un *pier* à côté des gros bateaux du moment, dont les *Queen's* anglais qui, comme « Le Pasteur », étaient transformés en transport de troupes. Levant le nez dans un monde de lumières que nous ne connaissions plus, nous pouvions admirer les gratte-ciels dont les ultimes étages se perdaient dans une brume opaque. A présent, nous étions conduits vers des hangars où nous pûmes nous doucher. Nous dûmes mettre nos habits sur un tas pour qu'ils soient désinfectés. Nous touchâmes des sous-vêtements neufs ainsi que des serviettes, du savon, des rasoirs, etc....

Tout ce qui venait d'Europe passa à la poubelle.

Habillés, lavés et repus, nous traversâmes le Hudson sur une de ces grosses barges qui sillonnent le port à longueur de journée. C'est sans doute à Elis Island que nous échouâmes. On nous invita à nous installer dans un train en stationnement : fauteuils capitonnés (réversibles) quatre places face à face, quatre casse-croûtes sur une tablette devant nous, frigo, eau glacée dans les wagons ! L'Amérique quoi ! Il y a bien longtemps que nous n'avions plus fait de déplacements de ce genre (bien avant guerre en tout cas, les frigos en moins toutefois).



Carte envoyée à Lauw dès l'arrivée du POW Pierre Koenig aux Etats-Unis. (Coll. Koenig)

## Au camp de « Fort Devens »

Dès notre arrivée aux Etats-Unis, nous échouâmes dans un camp aux environs de Boston, le « Fort Devens ». Quelle ne fut pas notre surprise de voir la vie dans ce camp qui était illuminé comme en plein jour, où des soldats se promenaient en uniformes américains quoique Allemands !



Série de cartes postales du camp de Fort Devens dans le Massachusetts, Etats-Unis. (Coll. Koenig)

Le *compound* où on nous parqua était séparé des autres par des grillages et de grandes portes. Nous sûmes bientôt pourquoi ! Les nouveaux arrivants, dont nous étions, étaiement encore affublés de leurs uniformes et une bonne part portaient encore les sigles, décorations, etc., ce qui ne parut pas plaire aux occupants du *compound* voisin qui se mirent à invectiver ces derniers en les traitant de sales nazis, de prolongateurs de la guerre, de criminels ! Intrigué par le comportement de ces autres Allemands, que je reconnus comme des anti-nazis, j'essayais de comprendre et cherchais le contact avec un groupe auquel j'expliquais que j'étais Français, sur quoi les voisins m'expliquèrent (en français) qu'ils étaient des ex-légionnaires dont l'Histoire retiendra le parcours. En effet, après l'Armistice, Vichy vendit nos légionnaires d'origine allemande aux autorités occupantes, qui les internèrent en Italie. Au bout d'un certain temps, l'Afrique étant à présent envahie, les Allemands manquaient d'interprètes arabes et proposèrent aux ex-légionnaires de les incorporer dans une autre division allemande, la 999. Dès les premières confrontations avec les Américains, qui avaient à présent débarqué, tout ce monde déserta et se retrouva à Fort Devens, dans le Massachusetts, en face de nous ! Voilà, nous étions fixés, mais nous n'en avons pas terminé pour autant. Nos nouveaux amis, qui eux au moins connaissaient nos histoires d'Alsaciens, nous avisèrent de nous tenir le

lendemain à proximité des portails du camp qui s'ouvriraient alors. Suivrait la reconnaissance des nazis, si possible aussi des criminels de guerre.

Dès le lendemain, nous nous tîmes aux portails du camp et nos nouveaux amis nous prirent sous leur protection. Il y eut des bagarres et je compris pourquoi plusieurs voitures de la Croix Rouge se tenaient à proximité et embarquaient, au fur et à mesure, les fanatiques qui refusaient d'ôter les emblèmes nazis de leurs uniformes. Ce soir là, comme nous étions encore parmi les nazis, nos nouveaux amis vinrent nous accompagner et prévinrent l'entourage que nous étions, dès à présent, sous leur protection, mettant en garde quiconque oserait nous toucher. Le lendemain, nous changions donc de *compound* et furent intégrés dans une unité russe. Autre histoire incroyable que celle de ces Russes qui, enfermés dans les camps allemands, puis travailleurs forcés. Les Allemands leur avaient proposé un engagement dans la *Wehrmacht* qu'ils acceptèrent finalement pour ne pas crever de faim. Ils étaient pour la plupart asiates et il n'y en avait que deux ou trois qui parlaient russe. Nous avons vécu parmi eux et sortions travailler chez les fermiers américains, ce qui n'était pas une mince affaire.

Bref, à présent nous savions qu'en attendant nous resterions à « Fort Devens » ; les nazis furent dirigés sur des camps à part où sigles nazis et uniformes furent portés durant toute la guerre. Mieux, manœuvres et exercices continuèrent d'être pratiqués et les officiers assurèrent l'autorité dans ces camps, les Américains se contentant de la surveillance et du ravitaillement. Aucun des nazis ne travaillaient, contrairement à nous qui sortions tous les jours !

Dans notre camp, les responsables étaient élus et n'étaient pas forcément des officiers.

### **Le capitaine Ramstein**

Quelques jours après notre arrivée, nous fûmes priés de nous présenter devant une commission pour nous répertorier. C'est alors que j'eus la surprise de ma vie. En effet, j'avais toujours épelé mon nom en français « Pierre Koenig » et non pas « Peter König ». L'officier en face de moi avait devant lui une plaque où était mentionné « *intelligence officer* ». Levant les yeux vers moi, il me demanda bien sûr si je parlais français, à quoi je répondais évidemment « oui ». L'officier avait l'air de bien maîtriser cette langue, mâtinée pourtant d'un certain accent que je n'osais pas cataloguer. Ce qui suivit me fit l'effet d'un choc. L'officier s'enquit s'il y avait toujours le même curé à Dolleren et le curé Lichtenberger à Lauw ! Noms qu'il prononça à l'alsacienne ! Oui, qui diable d'autre qu'un Alsacien pouvait savoir cela ? La colonne s'avançant et avant de céder ma place, l'officier me convia à l'attendre à proximité de la porte de sortie où je rejoignis mon copain Bernard Missner, Alsacien comme moi, qui fut bien étonné.

Nous en étions là avec nos questions lorsque l'officier parut. Pressé, il nous demanda d'abord si nous étions catholiques, si oui, que nous devions nous rendre le soir à la chapelle du camp. A l'heure indiquée, nous nous rendîmes, mon copain de Wittenheim et moi, à cette fameuse chapelle où se tenait une messe à laquelle nous participâmes en attendant la suite. Le curé à l'autel se retournant, j'eus la surprise de reconnaître l'officier ! A la fin de la messe, ce dernier nous convia à la sacristie où notre curiosité fut enfin satisfaite.

A présent, parés d'un gros cigare que je n'osais pas refuser (bien qu'étant non fumeur), nous pûmes enfin faire connaissance. J'avais bien vu sur la plaquette posée sur la table, devant l'officier, un nom qui était au courant chez nous, rédigé en ces termes : « *Captain intelligence officer* Aloysius Ramstein ». En effet, notre capitaine était originaire du village voisin du

nôtre et où sa mère vivait toujours ! Intrigué par ce nom, je m'enquis si le capitaine avait de la famille à Lauw, mon village. Et bien oui : Paul Ramstein, avec lequel je passais la frontière avec son fils, ne m'avait jamais dit qu'il avait un oncle aux Etats-Unis et sur lequel nous venions de tomber ! Grâce au capitaine Ramstein, nous eûmes droit à un travail intéressant à l'hôpital général de Waltham, près de Boston, après avoir bénéficié de cours d'anglais prodigués par un ami du capitaine. Celui-ci contacta aussi Washington qui envoya une commission française qui nous permit de nous engager dans l'Armée française. En effet, une unité devait être formée pour participer aux opérations contre le Japon. Le capitaine Ramstein était missionnaire en Afrique lorsque les Américains ont débarqué, il s'est engagé alors et, vu ses connaissances linguistiques, est passé à l'*Intelligence Service*.



Prisonniers de guerre (POW) aux Etats-Unis : de gauche à droite, Pierre Koenig, Alphonse Gied (assis), Belge de Malmédy, et Joseph Koch (un incorporé de force belge).

« Ils avaient un an de plus que moi et avaient déjà combattu en Russie ».

Pierre Koenig a connu plusieurs camps aux Etats-Unis : Fort Devens (Massachusetts), Camp Buttner (Caroline du Nord), Camp Forest (Tennessee) et Camp Shenk, près de New York. (Coll. Koenig)

### **Les *Hiwis* russes**

Aussi longtemps que j'étais aux Etats-Unis, j'ai demandé à travailler à l'extérieur des camps, ce qui me valut de bien faire la connaissance avec l'Amérique profonde.

C'est à « Fort Dewens », pendant la récolte des pommes chez les fermiers, je me rendis compte que les *Hiwis* russes n'avaient jamais vu d'échelles. Aussi incroyable que cela puisse paraître, ils en tombaient dès qu'ils arrivaient au milieu de leur ascension. Je me souviens aussi qu'ils se promenaient toujours pieds nus. J'avais sympathisé avec eux. Nous pouvions communiquer un peu, surtout pour les termes concernant la nourriture ! Ils étaient de confession musulmane. Aussi, il n'y avait notamment que des images de tracteurs dans leur chambre ; ça m'avait surpris. Les Américains les ont déclarés aux autorités soviétiques. Des Russes sont venus les recenser. Mais les *Hiwis* ne parlaient pas un mot de russe ! Ce sont donc des commissaires politiques qui ont pris le relais. A New York, tous les *Hiwis* se sont jetés à

l'eau : ils leur fallait à tout prix éviter de retourner en URSS, car, considérés comme des traîtres, ils y auraient été exécutés.

## **Les camps aux Etats-Unis**

Maintenant que je parlais anglais, je pus discourir avec tout le monde. Le soir, pour perfectionner la langue, je ne manquais aucun film passant dans les différentes salles. Les camps étaient immenses ! Il fallait prendre le bus pour aller d'un bout à l'autre. Tous les *compounds* étaient pourvus de cinémas, de casernes de pompiers (qui étaient, elles, toujours occupées), certains de théâtres, de salles de sport et d'églises. Tous les camps étaient pourvus d'impressionnants *motors pool* qui comprenaient autant de véhicules qu'il fallait pour équiper tout le camp. Certains de ces *compounds* n'ont jamais été occupés et tous les véhicules en réserve n'ont jamais roulé. Nous le savions bien puisque, après la fin des hostilités, nous étions chargés de l'entretien de ces camps.

Ce fut d'ailleurs le cas dans un camp du Tennessee, au « Camp Forest ». Pour se rendre dans les parties inoccupées, il fallait prendre un bus. Les routes rectilignes étaient numérotées. A « Camp Forrest », nous étions chargés du démantèlement d'avions qui apparemment avaient fait leur temps ! A première vue, il ne leur manquait rien, mais une fois arrivés là, ils n'échappaient pas au démantèlement. Les moteurs arrachés au bulldozer allaient d'un côté, les carcasses de l'autre. Il en était de même dans les *motors pool* où les half-tracks entraient d'un côté, déjà dépouillés de leurs chaînes et regarnis en neuf sortant de l'autre. Les half-tracks américains pouvaient rouler sans chaînes, car le pont avant était moteur, contrairement aux SPW, leur équivalent allemand.

Dans des magasins (*Warehouse*), il y avait aussi tous les équipements en habits, souliers, médailles, etc. Les prisonniers affectés à l'entretien de ces secteurs ont fait main basse sur des caisses de décoration en argent, des barrettes de l'infanterie en forme de fusil (en argent massif). Ces dernières ont été transformées en bijoux divers, anneaux, bagues ou bracelets. Au sujet des effets militaires entreposés dans les différents camps, il faut savoir qu'on ne lavait plus rien. On brûlait les effets trop sales et on ne mettait plus que des bas de soie (chaussettes) alors que le monde entier n'avait plus rien à se mettre ! Aucun soulier n'était jamais ressemelé, aucun effet vestimentaire jamais repris ! Voyant cela, nos dirigeants proposèrent aux Américains de ressemeler les souliers et de reprendre les habits militaires auxquels, le plus souvent, il ne manquait rien, puis de les préparer par ballots pressés, en vue de leur expédition vers l'Europe au moyen des navires qui faisaient la navette pour le retour des troupes et qui s'en allaient à vide. Les prisonniers dont j'étais furent affectés par milliers à ce travail qui devait être une œuvre de bienfaisance envers les peuples d'Europe. Imaginez mon étonnement lorsque après avoir été libéré, j'eus l'occasion de trouver, à Mulhouse et dans d'autres villes par la suite, des stocks américains qui vendaient les effets que nous réparions quelques temps plutôt ! Aux Etats-Unis, au départ, il était question de distribution aux populations et non de vente !!

## **Vers le camp « Butner »**

Nous changeâmes de camp et allâmes vers le Sud en longeant la côte. C'est en passant devant Bridgeport que la voie de chemin de fer traversa le bras de mer sur pilotis, car tout le front de mer était occupé par les Etablissements Kayser (plus tard Kayser-Fraser, constructeur

automobile) qui, à cette époque, montaient des *Victory ships* et des *Liberty ships* fabriqués en série à partir d'éléments préfabriqués, soudés et assemblés en ces lieux. Un bateau terminé sortait par jour de l'usine !

Contrairement à l'assemblage des plaques sur les navires avant-guerre, qui étaient rivetées, à présent tout était soudé électriquement. Beau spectacle que celui de ces milliers d'éclairs déchirant le crépuscule. C'est vers la Caroline du Nord, que nous nous dirigeons, vers le « Camp Butner ».

Au « Camp Butner », je me suis lié d'amitié avec un Algérien. Un jour, il me dit que nous, les Français, ne resterions pas en Algérie. Devant ma surprise, il ajouta que les Français assassinaient les gens sur les Hauts Plateaux. Cela me paraissait tellement surréaliste que je n'arrivais pas à y croire.

Dans ce camp, un Allemand a demandé un jour s'il y avait des Alsaciens ici. Je me suis signalé. Il m'a alors expliqué qu'il avait été douanier à Masevaux ! « Alors tu connais Lauw ? » lui ai-je demandé. Il me dit alors qu'il allait avec sa mère dans une famille où il y avait cinq filles, dont une de mon âge. En fait, ce gars avait épousé la plus jeune. Il m'avoué qu'il était bien embêté, car il voulait lui donner de ses nouvelles, mais ne savait pas le français. Je lui ai donc rédigé sa lettre. Quelques semaines plus tard est arrivée la réponse : « Cher Hans, tu n'as plus besoin de m'écrire : je me suis mariée avec un matelot français ». Le gars était effondré. Il s'est ouvert les veines avant de se pendre. Il a cependant été sauvé et transporté à l'hôpital. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

Un jour (fin 1944), j'ai été apostrophé par le commandant suprême de l'hôpital. Quand il a su que j'étais français, il m'a raconté qu'il avait combattu dans la Marne en 14-18. Les rapports entre gradés et soldats étaient très différents dans l'Armée américaine et dans l'Armée allemande.

Une fois, on était six ou sept à travailler en cuisine. Un gars nous informa que le capitaine était une peau de vache. Comme nous avions l'habitude de faire la sieste, il inspecta la cuisine avec grand fracas, puis sortit en retenant la porte pour pas qu'elle claque. Je l'ai servi lendemain, en tenue. Il me demanda de quelle nationalité j'étais. Puis il me dit que lui était un Allemand de la Légion étrangère française, qu'il avait été dans la compagnie 997 et qu'il en avait déserté pour rejoindre l'Armée américaine.

## **A propos d'artistes**

A « Fort Devens », j'avais atterri dans une piaule où il n'y avait que des artistes. Il y avait notamment un gars d'Obernai qui peignait une route avec le drapeau américain. Je lui ai donné un conseil et, à partir de là, nous sommes devenus copains. Je peignais moi-aussi pas mal. Parfois, quand je rentrais dans la chambrée, mon tableau avait disparu et je trouvais des dollars à la place ! Je dois dire que je m'en suis souvent bien sorti grâce à mes dessins, que ce soit chez les Allemands ou en tant que prisonnier de guerre. Par exemple, chez les Allemands, j'avais dessiné au mur, autour d'un trou de poêle, un canon en perspective, le trou étant la bouche du canon. C'était à Auvillars, dans le Tarn-et-Garonne. J'ai aussi dû décorer plusieurs pièces avec des caricatures de la vie militaire. Le *Divisionskommandeur* voulait m'envoyer à l'école de reporters, mais je n'y tenais pas, car j'étais mieux à la mécanique (de l'Ecole de Mécanique j'étais sorti second mécano dans l'Armée allemande). Finalement, j'ai eu de la chance de ne pas y aller. Une fois, j'ai dessiné au charbon sur des murs peints à la chaux. Après la guerre, je me suis rendu avec mon fils à Lamagistère, à l'Ecole de Mécanique, pour voir s'ils y étaient toujours. Hélas, les bâtiments avaient été détruits 15 jours plus tôt. Et déjà

au RAD, au *Fliegerhorst*, je devais illustrer des trucs pour les officiers et décorer des jouets, des Pinocchio, par exemple. J'étais bien au chaud pendant que les camarades crapahutaient dans les bois ! Et avant, lorsque je travaillais à l'usine Isidore André, à Masevaux, j'avais peint un tableau représentant l'usine. A mon grand étonnement, mon patron me l'avait acheté et m'avait payé l'équivalent de trois mois de salaire ! En fait, si ça n'avait pas été pour les Nazis, j'aurais pu faire carrière et fortune !



Pierre Koenig présente son sac de POW qui porte et son numéro de matricule 31611978. (Photos N. Mengus)

### **Retour en Europe : d'infâmes camps de prisonniers**

Mais revenons au moment de notre départ des Etats-Unis pour l'Europe. Après notre traversée de l'Atlantique sur l'« Alhambra Victory », nous sommes arrivés vers les côtes françaises et c'est vers un camp situé à Bolbec (Seine Maritime) que nous avons été dirigés par un temps épouvantable (mai 1946). Le camp n'étant pas prévu pour recevoir tant de monde. On dû élargir la surface de ce dernier vers des champs ordinaires qui, au bout de quelques heures, devinrent des bourbiers. On nous amena des tentes et des lits de camp que nous devions monter. Au cours de la nuit, les pieds des lits s'enfoncèrent dans le sol, si bien que nos dos bientôt touchèrent terre ! Il n'y avait plus qu'à changer de place. Ce fut un soulagement lorsqu'on nous embarqua sur un train, via l'Allemagne, vers un centre de démobilisation.

Nous échouâmes au camp de Babenhausen, à l'Est de Darmstadt, qui était dirigé et géré par des soldats polonais. Mais ces derniers n'avaient rien à faire de ce qui se passait dans le camp. Le ravitaillement devait sûrement prendre la direction du marché noir, car nous autres mourrions littéralement de faim. La majorité des prisonniers de ce camp étaient Russes. A l'arrivée, nous avons été choqués de voir la cochonnerie que mangeaient ces derniers. Nous fîmes bientôt de même. Nous étions traités comme des bêtes, d'autant qu'aucun de nous ne parlait le Polonais ! Nous redoutions d'être livrés aux Russes, car la majorité des prisonniers

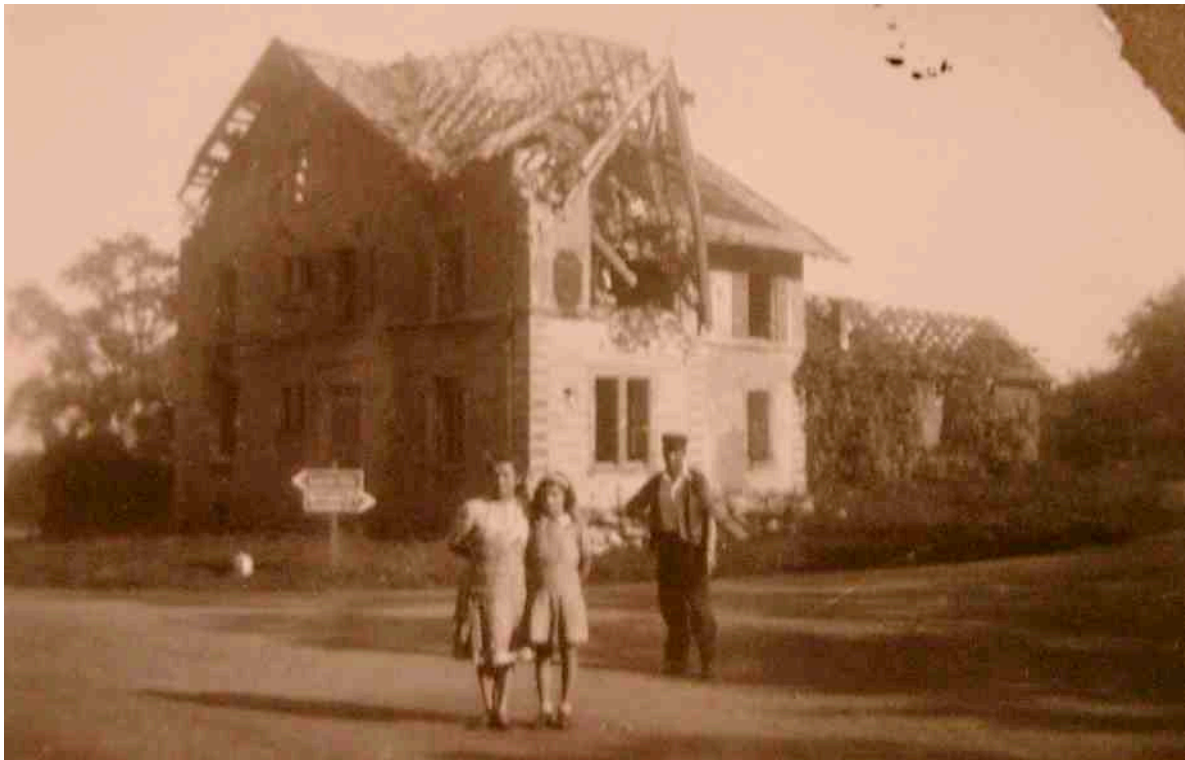
de ce camp étaient, comme je l'ai déjà mentionné, russes, mais aussi polonais, roumains ou yougoslaves. J'ajouterai que tous les captifs russes savaient qu'ils allaient être exécutés : Staline avait décrété qu'aucun Russe ne devait se rendre et ces gars-là étaient de ce fait des traîtres qu'il fallait punir !

### **Une messe et une libération**

J'avais demandé à assister à la messe qui se célébrait à l'extérieur du camp. Nous nous y sommes rendus en groupe et c'est là que je pus m'entretenir avec un officier américain qui tomba des nues lorsqu'il apprit ce qui se passait dans le camp ! C'est grâce à lui qu'une commission française nous fit sortir de ce camp. Le lendemain, le 12 juin 1946, Bernard Missner, de Wittenheim, Pierre Rinder, de Mulhouse, et moi fûmes embarqués sur un camion et conduits au Centre de rapatriement de Strasbourg, au Wacken.

Au Centre de rapatriement de Strasbourg, un vieil officier nous reçut. On nous remis 30 francs, un costume, des souliers avec des semelles cartonnées et un billet de train. Il n'a pas été fait de recherches sur notre parcours.

Le soir même, mes deux copains et moi étions à Mulhouse. Il n'y avait ni psychologues, ni médecins pour nous assister, alors que, de nos jours, des cellules psychologiques sont mises en place pour des événements bien plus anodins. J'allais fêter mes 20 ans et nous aurions certainement eu besoin d'aide, d'autant que la maison familiale était totalement sinistrée.



La maison de Pierre Koenig telle qu'il l'a retrouvée à la fin de la guerre. (Coll. Koenig)

Cinq ans après mon rapatriement, j'ai fait une période dans l'Armée française et j'ai été nommé chef de char sur le même engin qui, quelques années plus tôt, avait failli m'envoyer *ad-patres* en Normandie ! J'ai eu la joie de revoir quelques amis qui avaient fait le même

parcours que moi (j'ai malheureusement oublié leurs noms). Dix ans plus tard, j'ai refait une période militaire en Allemagne, mais je n'ai plus retrouvé aucun de ceux avec qui j'avais passé la période de guerre. Par contre, j'ai fait des manœuvres conjointes avec l'Armée allemande. Imaginez ce que cela représentait pour moi !



Pierre Koenig, soldat de l'Armée française en 1961.

« Il y régnait une sacrée camaraderie, car il y avait beaucoup d'anciens Malgré-Nous. Et notre lieutenant avait aussi combattu en Normandie, mais du côté français. Nous avons connu des moments inoubliables ».  
(Coll. Koenig)

## La libération de Lauw

A Lauw, nous n'avons pas oublié la guerre de sitôt. Située à l'écart du village, notre maison du carrefour, l'ancienne douane (Maison Koenig), avait été l'enjeu de combats au moment de la Libération. L'histoire de la véritable bataille qui s'est déroulée la haut n'était connue d'aucun habitants de Lauw. Mes parents seuls, réfugiés à la cave ont vécu la première partie de la prise de la maison. Ils ont ensuite été convoyés sur Rougemont, avec mon oncle et ma tante, Gustave et Joséphine Fischer, par le sergent Vincent Ferrer (un des premiers arrivés dans la Maison Koenig), auteur d'un récit des événements de la Libération qu'il m'a aimablement communiqué.

Il y a bien des années, lors d'un entretien avec le général Gambiez (venu reconnaître les lieux puisqu'il tenait son poste de commandement à la cave), j'ai été étonné du chiffre important d'hommes mis hors de combat de Rougemont à Lauw. Un des libérateurs, revenu à Lauw en novembre 2004, le général Henry, m'a confié un autre épisode de la bataille puisque lui-même avait installé une mitrailleuse à la fenêtre de notre cuisine donnant sur le village. Durant toutes ces années passées, on se serait bien douté de l'importance de l'engagement sur ce carrefour, vu le nombre d'anciens venus retrouver les lieux de leurs aventures, comme ce capitaine qui a vu la guerre se terminer au pied du gros hêtre où il avait perdu la jambe ! A cet énoncé des victimes s'ajoutent les victimes civiles ayant marché sur des mines bien longtemps après la fin des hostilités.

Ces dernières ont encore occasionné des accidents bien des années plus tard parmi les civils, adultes et gamins. Je me souviens de cet incorporé de force, Boeunlen (de Lauw), qui était revenu partiellement à pied de captivité russe. En voulant couper de l'herbe sur son pré, il a accroché une mine « S » qui l'a éventré. Avec grand courage, deux hommes équipés d'une échelle, dont M. Georges Bischoff, ont ramené le malheureux vers la maison où il est décédé.

Un peu plus haut sur le même pré, un jeune voulant cueillir des prunes, est mort sur place. Un peu plus loin dans le bois, un autre habitant de Lauw, a trouvé la mort. En contrebas de la Maison Koenig, les prés et le chemin étaient totalement minés ont également fait des victimes civiles et militaires. D'après mon père, l'entrée du chemin de Leval (Territoire de Belfort) était également minée. Un cadavre de soldat allemand, laissé sur place par ses camarades, était piégé au moyen d'une mine. Elle a explosé quand deux jeunes de Lauw s'en sont approchés, tuant l'un et estropiant l'autre.

A propos des mines posées dans la descente du Schlossberg et à l'orée des bois derrière la Maison Bischoff, j'ai appris récemment que les Allemands poseurs de mines, profitant de l'arrêt de l'offensive des Français sur le village, ont infesté tous les prés de mines individuelles en bois, en étant habillés en civil ! Vêtements qu'ils avaient volés dans la Maison Bischoff qui, à l'époque, était la seule à cette entrée du village.

Afin de déjouer les détecteurs magnétiques (les poêles à frire), les Allemands utilisèrent le bois, le plastique et le verre. Les mines en bois garnissaient les alentours de la Maison Koenig, sur la descente de la forêt de Rougemont vers Lauw, ainsi qu'à l'entrée du village par la rue du Lac Bleu. C'est certainement ce genre de mines qui a arraché le plus de pieds et de jambes.

Il faut aussi citer ceux qui ont eu beaucoup de chance. Un de mes voisins, Petit-Jean, ancien zouave de 14-18, accompagné de son fils – qui était mon copain – avait remarqué que l'herbe, à l'endroit où des mines avaient été enfouies, prenait une couleur différente (du fait des racines atrophiées). Fort de cette constatation, armé d'une houe, les deux sortaient les mines en bois qui infestaient le secteur. A la suite d'une erreur d'appréciation, une mine leur sauta de face, crevant un œil au père et constellant la figure des deux d'une multitude d'éclats de bois.

Je me souviens aussi de ces deux gamins jouant avec un bazooka. Le jet de flammes s'éjectant a brûlé le visage de l'un d'eux et l'a rendu aveugle à vie. Si les environs ont été nettoyés de leurs engins explosifs, je sais qu'il y a encore des cadavres de soldats allemands enfouis ça et là dans les environs.

Je voudrais aussi évoquer ici le sort de quelques parents. Avant la guerre, j'ai vu mon cousin Charles Fischer, qui habitait chez nous, s'engager dans l'Armée française. Un autre cousin, Auguste Koenig, de Sélestat, y était officier et combattit en Norvège ! Pour ma part, j'étais encore trop jeune, mais je ne me voyais pas autrement qu'officier dans les Spahis ! Hélas, Charles fut tué sur les routes de France par un *Stuka*, près de Paris, en 1940. Quant à mon cousin de Sélestat, après sa démobilisation en 1940, il organisa un réseau de résistance dans la région parisienne. Il avait un frère, Louis Koenig, qui ne l'a pas rejoint par peur des représailles qui auraient été immanquablement exercées sur les parents. Il fut incorporé de force dans l'Armée allemande et ne revint pas de Russie (porté disparu). Pour ma part, j'ignorais qu'en fait de Spahis, c'est dans la division blindée « *Das Reich* » que j'allais devoir servir ; ce n'est que six ans plus tard que j'allais endosser l'uniforme français !

Après guerre, j'ai fait la connaissance d'un Américain qui cherchait un appartement à Lauw. Originaire du Massachusetts, il s'est présenté : « Je m'appelle Harlan Hanson. Mon père était soldat à Lauw en 14-18 » ! Il est venu à la maison, coiffé d'un béret. Professeur d'allemand à Harvard, il avait fait la même guerre que moi, mais dans l'Armée américaine. Il est resté un an à Lauw : il écrivait un livre sur l'Alsace. Lorsque je lui ai dit que j'avais été prisonnier de

guerre à « Fort Devens », il me dit : « Ah ! Mais je passe devant tous les matins pour aller au boulot ».

### Souvenirs d'un gars de Saint-Louis

Je voudrais évoquer le cas d'un incorporé de force originaire de Saint-Louis (Haut-Rhin). Il était musicien dans l'Orchestre philharmonique de Bâle. Il se tenait toujours un peu à part. Un jour, il me fit la confidence suivante : il était en Normandie au moment du Débarquement du 6 juin 1944. Il se trouvait dans un des bunkers. Les Américains n'arrivaient pas à l'investir. Comme il était télégraphiste, son chef lui a donné l'ordre d'aller rétablir la communication. Avec son rouleau de fil sur le dos, il a dû dérouler le fil jusqu'à un nid de mitrailleuse, tout ça sous le tir intense des Américains. Puis il a réussi à revenir entier jusqu'au bunker. Mais ce qui devait arriver arriva : la communication fut à nouveau coupée et il reçut à nouveau l'ordre de rétablir la communication. A ce moment de son récit, il me dit : « J'étais sûr d'y laisser cette fois ma peau... ». Il s'est alors confectionné une *gebaltte Ladung* (quatre grenades liées entre elles) et l'a lancé dans le bunker en refermant la porte. « C'était mes anciens camarades ou moi » dit-il en conclusion. Je pense que cet acte désespéré l'a rongé de remords toute sa vie.



Carte de Combattant attribuée à Pierre Koenig en 1978. (Coll. Koenig)

### Histoires de permis de conduire

De toute cette période, l'histoire des permis de conduire est amusante. Avant mon incorporation de force, je faisais de la moto sans avoir le permis (permis 4 : motos et tracteurs). Mon patron m'a alors établi une dérogation pour que je puisse le passer à 16 ans. Naturellement, je me suis rendu à l'examen en moto ! L'examineur m'a demandé par quel moyen j'étais venu. Je ne me suis pas démonté et lui ai dit que j'étais venu en moto. Il m'a aussitôt signé mon permis. Ce permis de conduire m'a aidé à me maintenir dans la mécanique lorsque j'étais dans l'Armée allemande. Après la guerre, j'ai fait deux périodes dans l'Armée française. J'y suis allé en voiture... sans détenir le permis de conduire français ! En fait, j'avais obtenu tous les permis dans l'Armée allemande, y compris celui de piloter des blindés

de tous types. J'ai eu mon permis français comme ça. C'était à Lunéville. C'était une période spéciale. Nous étions une cinquantaine d'Alsaciens, anciens incorporés de force. Il y en avait même un qui était autorisé à porter ses décorations allemandes : une croix de fer et trois chars symbolisant ceux qu'il avait détruits en Russie ! Officiers et soldats, nous étions tous copains et on chantait des chansons de marche en allemand pour défiler dans le parc de Lunéville ! J'ai été promu sergent dès la première semaine. Après, j'ai été sous-off de réserve. Je peux vous dire, pour les avoir connues, qu'il y avait une sacrée différence entre les armées allemande, américaine et française.

Notre instructeur était Pierre Befort qui a été maire de Brechaumont.



Brevet militaire autorisant Pierre Koenig à conduire des automobiles. (Coll. Koenig)

Je voudrais encore évoquer une autre anecdote. Ce n'est qu'une fois aux Etats-Unis que j'ai réalisé que les aventures de Mickey ou ce que je voyais dans d'autres *comics* ne se passait pas en France ! Les Etats-Unis... quel monde surprenant pour nous autres Européens. Nous y avons découverts le Coca, les glaces monstrueuses, le ketchup, les sandwichs, les voitures dont on n'arrêtait même pas le moteur pour faire ses courses, et les filles qui travaillaient chez nous et qui venaient en « Stud » (Studebaker). Qui, chez nous, avait une voiture ?

## Reconnaissance et mémoire

Je souhaiterais achever mon récit avec ceci. En 1946, je venais de rentrer de captivité et à Masevaux se préparait le 14 juillet. La troupe devait participer à la fête avec, en tête, le général Noetinger qui allait décorer ma mère de la médaille de la Résistance ; cette décoration était bien méritée, car elle avait continué seule les passages de la frontière que j'avais initié avec mes copains. Ce jour-là, j'ai retrouvé mes anciens professeurs expulsés dès 1940 et tous mes amis. C'était une de mes premières sorties en tant qu'homme libre ! Je n'avais pas encore 20 ans.

Le monument aux Morts, érigé juste avant la guerre et où figuraient les soldats de 1914-1918 ayant servi chez les Français et chez les Allemands, a été démonté par ces derniers sitôt installés (tout ce qui pouvait rappeler la France devait disparaître). A l'époque, il restait de la place pour l'énumération des morts sur la stèle. Les politiciens et les guerriers se sont arrangés pour remédier à cela et, après 39-45, les noms de nos amis et parents sont hélas venus occuper les vides. Mes plus proches amis de la classe 26, qui ont participé à nos frasques de gamins, figurent à présent sur la stèle ainsi que l'un de mes cousins. Un autre a son nom sur une stèle à Sélestat... pendant que son frère organisait un réseau de résistance à Paris ».